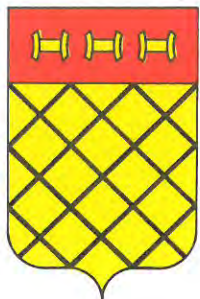


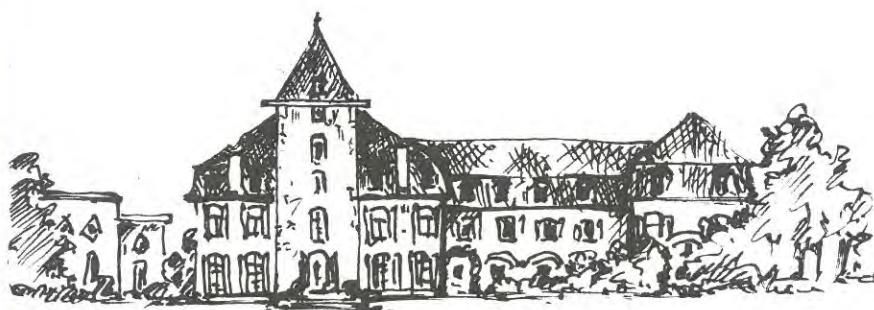
ANDROY - WIERDE



# LE CRÉSPON

Numéro 20  
AVRIL 1995

COMMEMORATIONS:  
LA LIBERATION DU VILLAGE  
LA LIBERATION DES PRISONNIERS





## SOMMAIRE

### EDITORIAL

#### IL ETAIT UNE FOIS

**La tour de Wierde.** 40  
Donjon de défense avant de devenir clocher.

**La libération.** 46  
La libération du village en septembre 1944.

**Questions sur l'enfer concentrationnaire.** 15  
Une amorce de réflexion; une amorce seulement.

**Mémoire en images.** 25

#### DES GENS DE CHEZ NOUS

**Un prisonnier politique: Jules Tasiaux.** 4  
Un récit qui nous permet de mieux comprendre ce que fut l'effroyable calvaire des camps de concentration.

**1940 - 1945. Cinq ans de mise en boîte.** 18  
Ou la vie d'un prisonnier de guerre; celle de Marcel Bertrand.

**Les libérés en 45.** 28  
Des informations sur les prisonniers et les travailleurs obligatoires libérés en 45.

#### NOTRE VILLAGE

**On reparle de la Nationale 4** 34

**Un projet de plus pour le parlement wallon.** 26

**Crespon junior: une page sur la mésange.** 24

#### CE QUI SE PASSE

**Le conseil consultatif des aînés** 37

BIENVENUE - à une petite soeur. "L' ANDOUILLETTE", impertinent mini-mensuel du club de tennis de table.

Cette revue est éditée trois fois l'an par l'ASBL le Crespon. Les articles présentés traitent les différents thèmes intéressant notre communauté, tant dans le domaine des sciences naturelles (botanique, zoologie, géologie, géographie,...) que des sciences humaines (histoire, folklore et traditions, archéologie, sociologie, onomastique,...). La revue est illustrée de dessins et de photos en noir et blanc. Vous pouvez vous y abonner en vous adressant auprès de Marcel Bertrand (tél. 40 02 92). L'abonnement annuel coûte 250 francs que vous pouvez verser avec votre bon de commande au compte CGER numéro 001-2035555-86 de l'ASBL, rue du Perseau, 15 à 5100 Wierde. Par ailleurs, si vous souhaitez soutenir notre action, vous pouvez également devenir membre de l'association. Les colonnes du "Crespon" sont ouvertes à tous. Si cela vous intéresse, vous pouvez contacter l'un des membres du comité de rédaction: Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Blondiaux, Géo Donnet ou Philippe Jacquet. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et les textes, photos et dessins qui y figurent restent leurs propriétés (loi du 22 mars 1886). La mise en page est assurée par Jacqueline Blondiaux.

Editeur responsable: Géo Donnet - rue du Vieux Fermier à 5100 Wierde.

## EDITORIAL

### ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION.

*Le mot "reconnaissance" est un des beaux mots de notre langue. Il est d'une grande richesse. Il contient tout ce qui fait l'objet du cinquantième anniversaire que nous célébrons cette année. Il signifie identification, exploration, aveu, souvenir, et surtout acceptation de la vérité, gratitude... Voyez donc votre dictionnaire, l'opulence de ce mot vous étonnera. "Reconnaissance" me semble donc parfaitement convenir à ce que devrait être notre attitude à l'égard de tous ceux qui ont souffert de la cruauté nazie; à l'égard de tous ceux qui ont eu le courage de lutter. Modestement, le Crespon tient à participer à cette reconnaissance puisque, comme tous les villages de Belgique (et d'ailleurs) Andoy-Wierde a eu son lot de prisonniers de guerre, de prisonniers politiques, de travailleurs obligatoires, de résistants, de réfractaires, de courageux qui ont caché des juifs, de gens sans titre particulier opprimés par l'occupation allemande.*

*Pour de multiples raisons, il n'est pas possible de raconter en détail l'aventure de chacun d'eux; quelques témoignages devraient suffire. Nous les entamons dans ce numéro par celui d'un prisonnier politique et d'un prisonnier de guerre; d'autres seront publiés cette année. Nous sommes conscients, bien sûr, que la guerre est un terreau fertile où éclosent le meilleur et le pire avec une égale vigueur, mais nous n'avons guère trouvé, dans ce village, de traces des lachetés qui ont dû sans doute, comme partout ailleurs, écrire quelques pages honteuses de son histoire.*

*Le 8 mai 45, donc, c'était la fin de la guerre. Cet événement couronnait la libération du pays et la libération des camps. Bien sûr, il n'y avait plus d'Allemands à Namur depuis septembre 44, mais la joie ne pouvait pas être complète.*

*Il restait trop d'absents. Il restait trop de craintes. Mais en mai 45 on espérait enfin vraiment pouvoir revivre. C'est pour cela que cet anniversaire est important, c'est celui d'une résurrection.*

*S'il est important de "reconnaître" notre passé, il est tout aussi essentiel de protéger le présent et préserver l'avenir. La paix gagnée naguère par tant de souffrances reste un bien fragile et il nous appartient, A TOUS, avec le même courage que celui des héros d'il y a cinquante ans, de lutter pour que la démocratie, le respect de la dignité humaine soit une réalité vivante, universelle ...*

G. Donnet

- P.S. 1- *Je ne saurais trop vous recommander, en tête de l'article "La libération" le juron de Jules, c'est un chef d'oeuvre.*  
2- *L'article sur la Nationale 4 n'est plus une prévision. C'est un constat. Les travaux ont commencé avec le printemps.*



# UN PRISONNIER POLITIQUE : JULES TASIAUX

*Jules Tasiaux aura quatre-vingts ans en juillet prochain. Il a été naguère échevin à Wierde et conseiller provincial à Namur. Il a vécu de septembre 44 à mai 45 l'enfer d'un camp de concentration : Neuengamme. Il y a cinquante ans déjà mais sa mémoire est très fidèle.*

## Le maquis de Ciney

L'événement qui déclenche les cruelles représailles allemandes et la déportation de Jules Tasiaux c'est une action des maquisards du Commandant Bodard. Le 18 août 1944, dans un bois près de Pessoux, ils attaquent un camion et tuent sept militaires allemands. Fureur des occupants. Une opération punitive est organisée sous le commandement de l'Obersturmführer Strauch et exécutée par une troupe hétéroclite d'éléments de la Légion Wallonie, de la Garde Wallonne, des SS Vlaanderen, des rexistes et des Gestapos de Liège, de Dinant et de Charleroi. Un millier de loups hargneux, cruels, impitoyables pour traquer les maquisards, piller et incendier les maisons, fusiller et déporter des otages.

Le 26 août, Custinne est encerclé; un jeune résistant (Jacques Thibaut) est capturé et tué; des habitants sont déportés.

Le 27 août, Haversin est occupé. Le bourgmestre (M. Sauvenière) blessé, est achevé d'une balle dans la tête; cinq maisons sont incendiées. Les maquisards, en se repliant de Mont-Gauthier vers Jannée, ont semé sur la route des clous antipneus (à trois têtes); les habitants d'Haversin sont contraints de les ramasser.

C'est aussi le 27 août que des gardes wallonnes (les noirs, à cause de leur uniforme) et la Gestapo de Dinant investissent Pessoux pour y arrêter et déporter des otages. C'est Pessoux qui paiera le plus lourd tribut de ces représailles contre le maquis de Ciney.

Ciney même ne sera pas épargnée. Les SS y arrêtent des résistants dont ils ont trouvé la liste à Jannée. Ils y pillent les maisons censées appartenir à des maquisards et incendient l'hôtel de ville.

L'opération se termine le 28 août par le ratissage du bois de l'Abîme, au sud de Jannée et un ultime combat des maquisards.

Un monument, au bord de la nationale 4, marque le souvenir de cette tragique journée.



*Le monument de l'Armée secrète, à Jannée*

Voilà comment et pourquoi l'Obersturmführer Strauch, par un beau dimanche d'été, a jeté quarante-deux innocents de Pessoux dans l'enfer de Neuengamme.

## Un paisible fermier

Il en connaissait beaucoup, Jules Tasiaux, de ces maquisards : des gens des environs qui venaient de temps en temps se ravitailler à la ferme. Ils n'en étaient pas à leur premier coup. Quand ils sabotaient la ligne de téléphone le long de la nationale 4 (c'était arrivé plusieurs fois), les Allemands obligeaient les gens du village à y monter la garde. Mais sans les inquiéter outre mesure.

Les relations du fermier avec les maquisards étaient assez cordiales. Leur opération de harcèlement, sans doute aventureuse et prématurée, aux conséquences si atrocement disproportionnées, allaient transformer cette cordialité en rancœur. Mais cela, Jules Tasiaux ne le saura que plus tard.



Ce dimanche matin, il est à la messe de dix heures. Au jubé; pas pour chanter mais parce que c'est de là qu'il a pris l'habitude de suivre la messe; comme au balcon dans un théâtre. Il fait beau. La moisson est presque finie. Il se sent heureux de sa famille qui s'agrandit : le quatrième, le petit Maurice, vient d'avoir

deux mois; heureux de sa femme Marie, Mimi, affectueuse et active : six ans de mariage, déjà; heureux d'avoir, avec son beau-frère, repris la ferme de son beau-père : quelques dizaines d'hectares de blé, d'avoine ou de betteraves, deux douzaines de vaches; heureux de cette vie bien remplie, paisible et généreuse.

Et puis la guerre est presque finie. Les Américains vont arriver...

La messe se termine. Mais des soldats allemands (des noirs) empêchent les gens de sortir et au contraire poussent dans l'église d'autres habitants du village.

Puis les victimes sont choisies, les hommes de quinze à quarante-cinq ans sont rassemblés à côté de l'église; une trentaine à la sortie de la messe. Les SS ont des listes, ils vont arrêter chez eux d'autres otages. Finalement ils seront quarante-deux, embarqués, debout, avec leur beau costume de dimanche, dans deux camions militaires (le beau-frère de Jules Tasiaux, qui avait assisté à la messe de huit heures, n'a pas été pris!).

*"Au début, on n'avait pas tellement peur, on ne se rendait pas compte du tout de ce qui nous arrivait. On n'avait jamais entendu parler de camp de concentration. On pensait qu'ils allaient nous mettre quelques jours en prison, mais que ça ne pouvait pas durer puisque la libération était si proche. Et puis, l'armée secrète allait peut-être intervenir."*

## La déportation

L'armée secrète, hélas! n'a rien pu faire et les camions descendent vers Dinant. Entre Pessoux et Haversin, un passant est arrêté; les SS lui passent les menottes et, première démonstration de sadisme, l'obligent à grimper ainsi dans un camion en interdisant aux autres de l'aider. Un autre encore, au-delà de Mont Gauthier, un marchand de bestiaux qui contrôlait des vaches dans une prairie.

*"On a commencé à avoir peur quand les Allemands furieux nous ont alignés sur la route pendant la réparation d'un pneu crevé par un clou du maquis. Puis à l'Hôtel de la*



Poste, à Dinant, quand ils ont abattu le marchand de bestiaux qui essayait de s'échapper par une fenêtre."

C'est dans cette prison qu'ils subissent leur premier interrogatoire avant d'être transportés à la prison de Namur. Sur la route, au cours d'une manoeuvre du camion, Jules Tasiaux parvient à lancer une carte de visite. Un passant pose le pied dessus... C'est ainsi que ses parents sont prévenus et viennent, plus tard, lui faire un signe d'adieu de la fenêtre d'une maison voisine de la prison.

Il a été averti ; il avait la chance de partager la cellule d'une personnalité (l'avocat Close, de Namur) qui parvenait à communiquer en morse avec l'extérieur ; un dernier signe de tendresse avant des mois d'atrocités. Ils restent trois jours à la prison de Namur.

"Les Allemands nous avaient menacés : si l'un de vous tente de s'échapper, on en tue dix autres. Personne n'a osé, pendant ce lent voyage en train vers Etterbeek, Liège, Cologne, puis enfin Meppen ; avec pour tout viatique un quignon de pain au départ et quelques rutabagas à la gare de Cologne. Sur les parois des wagons, ils avaient peint en grandes lettres blanches "Terroristes, Bandits". A Liège, un long convoi s'est formé ; les Allemands avaient vidé les prisons de Mons, de Liège, de Huy, des Ardennes françaises.

Nous étions sévèrement gardés. J'ai eu de la chance, j'ai fait le voyage dans un wagon voyageurs, serré, immobile mais enfin, assis, alors que d'autres étaient entassés, debout dans des wagons à bestiaux. A un moment donné, les gardes nous ont obligés à nous raser. Par hasard, quelqu'un avait un rabot. Mais vous imaginez ça, se raser à sec, avec une vieille lame achevée par trente barbes de plusieurs jours. A Liège, des gens nous criaient "les Américains arrivent", ça nous donnait de l'espoir..."

A Meppen (à la frontière hollandaise, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Bremen), ils sont relativement bien traités, parqués dans un camp de prisonniers de guerre désaffecté.

En attendant. En attendant quoi?

Vers le 16 septembre, ils savent ce qui les attend : un pénible, un épouvantable chemin de croix.

Première station, le transport.

Ils sont entassés dans des wagons à bestiaux. Littéralement entassés ; c'est-à-dire debout, écrasés les uns contre les autres, sans toilettes, sans nourriture, sans boisson, pratiquement sans lumière et sans aération. Le camp de Neuengamme, au sud de Hambourg, est à deux cents kilomètres de là. Il faudra quatre jours à ce maudit train pour les y amener. On s'énerve, on se dispute, on gémit, on pleure, on fanfaronne, on prie dans cette terrible première promiscuité, dans cette odeur qui devient vite suffocante de sueur, d'urine, de déjections, dans cette déshumanisation qui s'amorce. Les caractères se dévoilent : on s'exaspère, on s'effondre, mais ce n'est rien encore.

### L'accueil

Les portes des wagons s'ouvrent enfin... sur l'accueil à Neuengamme qui les met tout de suite dans l'ambiance. Les portes s'ouvrent sur les hurlements des gardes, les aboiements des chiens, les coups de crosses et les coups de matraques. Les chiens hargneux lâchés dans les wagons harcèlent les traînants; les SS crient "Zum fünf"; et par rangs de cinq (ils ne savent pas encore les longues heures qu'ils vont passer par rangs de cinq désormais), le long cortège hagard fait son entrée dans le camp, entrée rythmée, ô surprise, par la musique qu'un orchestre de prisonniers joue inlassablement.

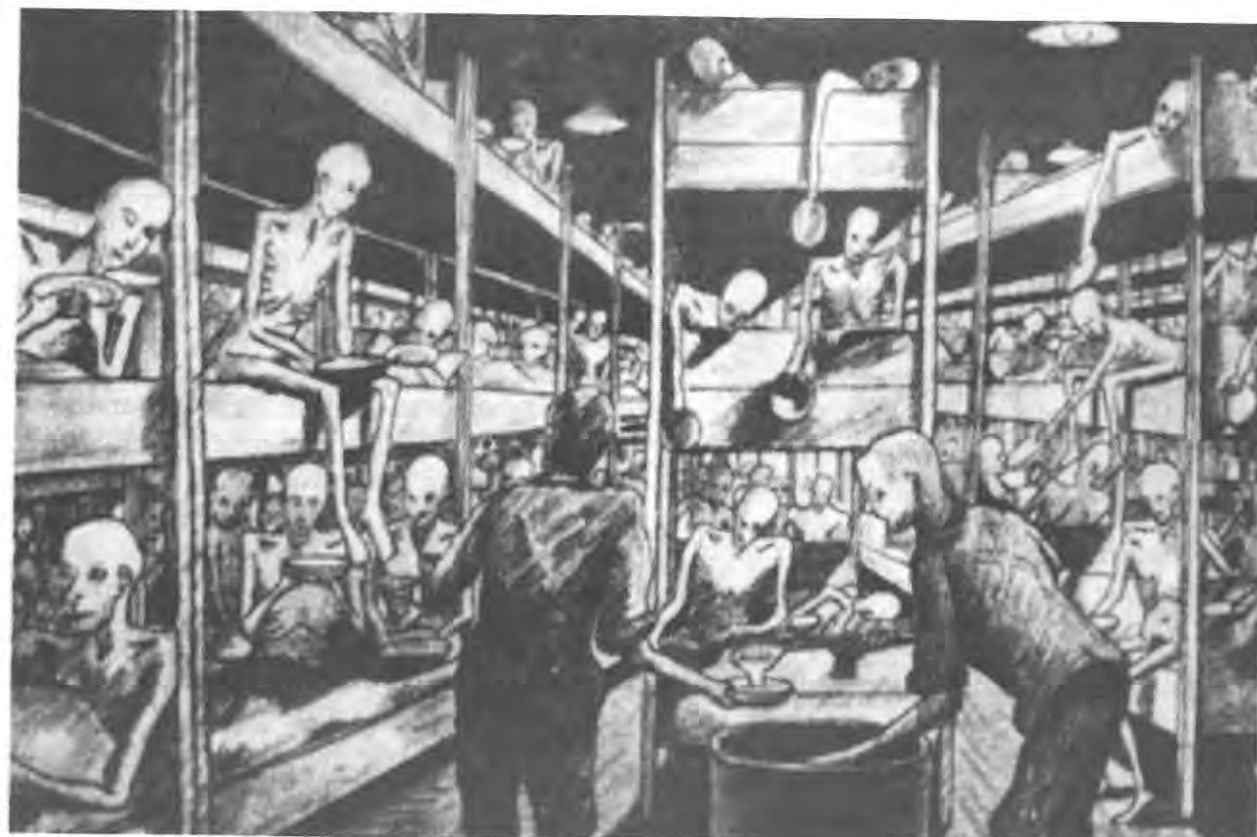
Ils marchent vers la deuxième station de leur chemin de croix : le dépouillement.

Il leur faut d'abord vider complètement leurs poches et placer soigneusement tous leurs petits trésors personnels (alliance, montre, argent, documents...) dans un sachet. Il leur faut ensuite se dépouiller de tous leurs vêtements ; ils les plient avec soin en espérant naïvement les retrouver après la douche. La douche, c'est une grande salle où l'eau tombe du ciel : un pluie brûlante, une pluie glacée sur les corps nus, désemparés. Puis ils sont

### Images de la vie à Neuengamme

Deux aspects caractéristiques de la vie des prisonniers dessinés par deux d'entre eux : le rasage (dessin de F.L. Bertrand) et la distribution de nourriture (dessin de H.P. Sörensen).

D'autres aspects du camp (documents reçus après la composition de ce numéro), sont présentés à la page 33.





rasés, complètement rasés : la tête, le pubis, les aisselles... Privés de leur système pileux, les voici ridicules, dépouillés à l'extrême... Mais ils ne savent pas encore que ce n'est qu'un début ; que dans quelques semaines, ils n'auront plus que la peau sur les os.

Non, ils ne savent pas encore qu'on va les dépouiller lentement, sadiquement, de toute dignité humaine ; ils ne savent pas encore, en découvrant leur nudité absolue, que leur lente agonie vient de commencer.

Cette situation incongrue rappelle le service militaire ; on parvient à en rire ; voir ainsi leur curé, par exemple, cela les embarrasse (le pauvre curé ; un rédempteur déjà malade, qui était venu remplacer le curé en titre précédemment déporté comme résistant).

Mais les SS vont plus loin déjà ; ils inspectent tous les orifices du corps, tous les replis de la peau ; pour y débusquer les trésors que l'on aurait imprudemment tenté de conserver.

Un petit carré de zinc, pendu au cou, sera dorénavant leur seul bien. Ils ne seront plus rien d'autre que ce matricule gravé sur ce carré de zinc. Jules Tasiaux n'existe plus ; il est devenu le numéro 50.177 (à articuler très poliment *fünfzigtausendhunderdsiebenundsiebzig*, à chaque SS à qui l'on se présente). Les voilà aussi dépouillés de leur nom.



Jules Tasiaux n'existe plus. Il n'est plus désormais que le matricule 50.177.

Pour se rhabiller, ils doivent prendre, au hasard des tailles, une chemise, une veste, un pantalon ; les vêtements désinfectés d'un convoi précédent. Pas de souliers, mais des galoches rudimentaires, une semelle de bois

tenue au pied par une sangle de toile. Ces galoches vont être, tout au long de leur vie de prisonniers, un véritable instrument de torture ; courir, marcher, travailler dans le froid, dans la pluie, dans la boue, avec ces maudites galoches ! On les perd ! On se tord les chevilles ! D'autant plus que les chaussettes russes n'améliorent pas la situation. La chaussette russe (en allemand, fustslappe) est un carré de toile dans lequel on enveloppe le pied et qu'on fait tenir vaillamment avec un bout de ficelle.

L'accueil se termine par une inspection médicale. Un médecin SS les examine, nus encore, pour décider de leur aptitude au travail et pour détecter les Juifs.

Le chemin de croix sera long, très long. Chaque jour nouveau étant une nouvelle souffrance, chaque jour nouveau en sera une station.

### Le kommando

Le soir de ce jour mémorable, Jules Tasiaux se retrouve dans un groupe de travail de deux cents prisonniers destiné à un kommando de Hambourg, avec une centaine d'autres Belges (dont vingt-trois de Pessoux). Ils attendent toute la nuit. Au petit matin, départ en rangs par cinq. Une première et pénible expérience des galoches, sur un chemin mal empierré, les amène au bord de l'Elbe. Un bateau les transporte à Hambourg ; ils arrivent le lendemain matin à Berlinerdorf, au centre de la ville, dans une usine désaffectée, triste et vide.

Parce que la nourriture est distribuée le soir, en fonction de la présence à l'appel du soir précédent, parce qu'ils arrivent un samedi et que le dimanche est férié pour les gardes, ils ne reçoivent à manger que le lundi soir : une tranche de pain noir et une rondelle de saucisson.

On apporte des lits. Beaucoup trop peu de lits ; ce qui les oblige à se recroqueviller à deux ou trois sous la même étroite couverture...

Jules Tasiaux passera deux mois dans ce kommando, deux mois de mort lente par la

faim, le froid, la fatigue, la souffrance, les coups, la maladie, les poux ; deux mois rythmés par les appels interminables, les marches pénibles, les travaux épuisants ; deux mois sous les cris et les matraques des kapos, sous le sadisme de SS (les kapos sont des détenus de droit commun allemands promus au rang de garde-chiourmes).

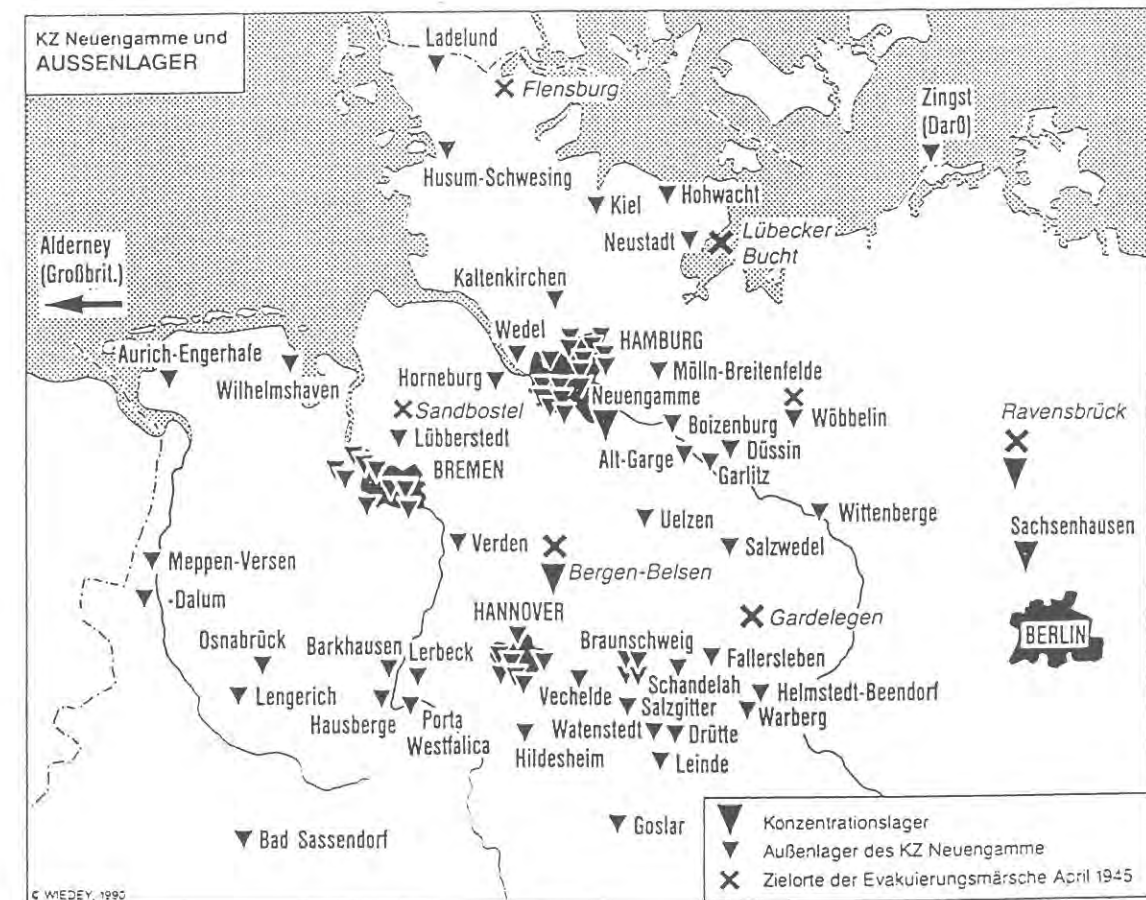
Les appels ont une importance considérable dans l'organisation concentrationnaire allemande. Chaque matin et chaque soir, les mille hommes du kommando sont comptés et recomptés, chaque kapo étant responsable de son groupe de travail. Il faut attendre que tous les appels tombent juste : ça peut parfois prendre des heures. Souvent, pour mieux s'y retrouver, les SS décident "les vivants et les morts". Il faut alors tenir droit, dans les rangs - les fameux rangs de cinq - les copains morts depuis le dernier appel. Il y en a parfois beaucoup (mais les kommandos sont regarnis chaque semaine par le camp principal).

L'appel du matin, c'est plutôt l'appel de l'aube ; après un réveil brutal, hurlé par les kapos, accéléré par la schlague ; pas de toilette, pas de déjeuner, seulement l'appel dans le brouillard de novembre.

L'appel du soir est peut-être plus pénible encore ; les jambes gonflées d'œdèmes après une longue journée exténuante, après la marche ; dans l'attente du seul maigre repas de la journée.

*"Il nous fallait plus d'une heure de marche, à travers la ville, pour aller au chantier. Les kapos et les "vorarbeiters" (contremaîtres) en tête, en rang par cinq, quelques soldats armés de part et d'autre de notre misérable cortège. Les rues étaient bombées, les pavés inégaux, nos galoches mal accrochées ; la marche en était rendue très pénible.*

*Il était strictement interdit de ramasser quoi que ce soit le long du chemin. Un matin, un jeune prisonnier (un de Pessoux) a ramassé un trognon de pomme dans la rigole. Le*



Situation du camp principal de Neuengamme et de camps externes (Aussenlager : kommandos de travail) qui en dépendaient



garde allemand était trop près de lui pour tirer ; il a retourné son fusil et lui a fendu le crâne d'un coup de crosse. C'était horrible. Nous avons été obligés de le ramasser, de le porter DANS LES RANGS à Veddel, au chantier, et de le rapporter le soir au kommando. Il fallait le présenter à l'appel du soir. C'était Julien Adelaire. Il avait vingt-deux ans."

A Veddel, un quartier de Hambourg au bord de l'Elbe, Jules Tasiaux travaille sur un chantier de terrassement pour un bâtiment d'une raffinerie de pétrole. Défense d'arrêter de travailler, défense de bavarder. Les brouettes sont lourdes, les kapos et les contremaîtres vigilants, les SS impitoyables. Les coups de matraques stimulent les défaillances.

"Quand un SS arrivait on se prévenait l'un l'autre. Vingt-deux ! Un jour, je damais du béton de fondation dans une armature. Le SS qui venait inspecter a provoqué un zèle soudain tellement maladroit que je damais à côté de l'armature. Pour cette "faute", j'ai été condamné à une séance de flagellation et à trois jours sans manger.

Pour la flagellation, il fallait se pencher sur une table, la poitrine sur la table, les fesses nues. Deux kapos tapaient à la volée, à tour de rôle, avec un nerf de boeuf, un câble ou une matraque. La peine habituelle était de vingt-cinq coups. On s'en relevait rompu, ensanglanté."

Une quinzaine de jours après son arrivée au kommando, il reçoit l'uniforme de prisonnier politique : une veste, un pantalon de toile et un bonnet aux larges rayures verticales grises et bleues. Sans poche. L'identification est cousue sur la veste et sur le pantalon : un grand triangle rouge (réservé aux "politiques"), le nom du camp et le numéro matricule.

"Pour couper un peu le froid, je mettais un sac de ciment comme chemise. C'était bien sûr interdit. C'était puni de volées de schlagues. Mais j'ai continué ; ça m'a peut-être évité une pleurésie à ce moment-là. De toute façon, mourir de froid ou de coups... Un manteau était prévu pour l'hiver mais je

ne l'ai jamais reçu. Ils ont brûlé dans l'incendie de notre logement."



Une copie des calots rayés des prisonniers politiques.

La nourriture est misérable. Elle se limite la plupart du temps à une tranche de pain noir et une soupe aux choux souvent très claire. Cette maigre soupe, ils la boivent dans des petites bassines en tôle émaillée mais, comme pour tout le reste, il n'y a pas assez de bols pour tout le monde. Il faut donc attendre qu'un voisin ait fini de lécher soigneusement sa ration pour être servi à son tour.

La faim est permanente. Elle obsède chaque instant de leur vie de bagnards. On risque sa vie, on se fait tuer, on se bat pour un trognon de chou, un croûte de pain, une épluchure de pomme de terre. On mange tout ce qu'on trouve d'apparemment comestible : des feuilles, des vers... encore faut-il avoir l'occasion d'en trouver. Certains en arrivent à voler la ration de leurs camarades :

"Quand nous avons dormi dans la prison, nous avons la hantise de tomber dans la même cellule que des Polonais. Parce qu'on était certain qu'ils allaient impitoyablement nous voler notre maigre souper."

Une brève conversation aussi, un mois après leur arrivée au kommando, en dit long sur leur détresse :

"C'était avec Jean Olivier, un de Pessoux aussi. Il me disait "Qu'est-ce que tu penses de tout ça, Jules?". Que pouvais-je bien répondre, qu'il nous fallait être patients, faire le gros dos, que les Anglais allaient venir... Il était désabusé : "Et la nourriture. Moi j'y pense tout le temps. Si au moins on avait ce qu'on donne aux chiens à Pessoux. Et puis tout ça est si terrible. On n'aura pas d'avance d'aller leur raconter, ils ne nous croiront pas." Jean Olivier n'a rien pu raconter du tout. Il est mort, au début de janvier, au "revier". C'est un de ceux de Pessoux que j'y ai vus mourir."

Presque autant que la faim, d'autres misères empoisonnent la vie des prisonniers ; les anthrax, la dysenterie, les oedèmes, l'infection, les poux. Les poux sont une véritable plaie ; ils en sont pleins malgré les rasages réguliers. Ils en écrasent tant qu'ils peuvent, à chaque moment de "loisir" mais la lutte est très inégale...

"Les Allemands nous humiliaient de toutes les façons possibles. Il me semble que le plus dur était peut-être de n'avoir rien à soi, de ne pas savoir où on allait dormir, à côté de qui. Et ne pas avoir de poche : ça n'a l'air de rien, comme ça, mais c'est terriblement humiliant, embarrassant."

Les bombardements des alliés sur Hambourg leur compliquent aussi la vie et réduisent encore leurs courtes nuits de repos, plusieurs fois par semaine il faut se précipiter aux abris, dans les caves du "dortoir" ; dans une pagaille qui engendre d'autres souffrances.

A la fin du mois de novembre, une bombe détruit leur logement. On les réinstalle sans une prison (à Orsdorf), à quatre dans une cellule si exigüe qu'il est impossible s'y coucher. De toute façon il n'y a pas de lit.

"Une fois, nous étions quatre de Pessoux dans la même cellule. Nous avons récité le chapelet, chacun à notre tour, pour tuer le temps de cette nuit au sommeil impossible."

## Le revier

Le "revier" (prononcer revir), c'est en principe l'infirmerie ; en fait, une salle où meurent un peu plus sereinement (?) ceux qui sont vraiment incapables de travailler.

Le 6 décembre, le 50.177 tombe évanoui. Il est admis au "revier" de la prison. On l'y laisse tranquille pendant huit jours. Il est soigné (si l'on peut dire) par un médecin français qui lui propose d'y rester pour travailler.

Il accepte. L'essentiel de ce travail au "revier" est de descendre les morts au rez-de-chaussée (il y en a une quinzaine chaque jour) et de les entasser dans un local après avoir récupéré les dents en or et écrit les matricules à l'aniline sur la poitrine. Un camion passe une ou deux fois par semaine pour les évacuer.

"Un jour, j'étais chargé de surveiller la porte d'entrée et on a trouvé un "carottier" dans l'infirmerie. j'ai été considéré comme responsable et appelé au rapport du commandant. Après avoir été copieusement engueulé (en allemand, je n'ai rien compris), il m'a condamné à vingt-cinq coups de schlague. A la fin de la série, le kapobourreau a dit "c'est un Belge" et le SS sadique a répondu "Bon. Alors, remets-en lui vingt-cinq". Et le kapo s'est remis à frapper. J'ai souffert toute ma vie des séquelles de cette cruelle flagellation.

De cette époque aussi, j'ai le souvenir d'un moment de rémission. Je rêvais. Un officier français est venu s'asseoir près de moi. "A quoi penses-tu" m'a-t-il demandé. "J'imagine le visage du nouveau-né que j'ai quitté au mois d'août ; je suis à Pessoux..." Il m'a dit "Je vais prier pour toi".

C'est grâce à des moments comme ceux-là que j'ai gardé la volonté de vivre."

La situation au "revier" offre certains avantages : on est à l'abri des intempéries, le croque-mort a le pain du mort et le travail est nettement moins rude que sur le chantier. Pourtant...





Le four crématoire et sa cheminée (dessin d'un prisonnier français).

Pourtant Jules Tasiaux s'aperçoit que les croque-morts meurent l'un après l'autre, autant que les autres. Il se pose des questions. Le 2 février il se décide et demande à quitter le "revier".

Il y aura passé six semaines au milieu des malades, des agonisants et des morts. Dans une odeur et une ambiance hallucinantes, écoeurantes. Il aura vécu des centaines de morts et notamment celle d'une dizaine de ses amis de Pessoux. Mais il aura peut-être récupéré un peu de force physique.

### La période communiste

Il retrouve d'abord l'usine désaffectée comme dortoir (l'épisode de la prison est terminé), les trajets et les travaux exténuants : les conditions n'ont pas changé.

Il travaille d'abord à la réparation de voies de chemin de fer. C'est un chantier très dur. Un beau jour on demande des spécialistes en

métallurgie pour un chantier naval à Kiel. Il se présente en se disant qu'il a ainsi une chance de rentrer au camp principal, où les conditions ne peuvent pas être pires qu'au kommando. Effectivement, il ne part pas à Kiel (il y a trop de candidats) et rentre au camp ; il y fabriquera des blocs de béton à la briqueterie.

En arrivant au camp, il retrouve quelqu'un qu'il a connu à la prison de Namur. Comme il est impotent (il a deux jambes artificielles) ce prisonnier travaille à la cuisine ; ce qui vaut ce soir-là, à Jules Tasiaux, un rabiote de deux trognons de choux - un banquet ! Cette rencontre lui donne l'occasion d'avoir des nouvelles des survivants de Pessoux et d'entrer en contact avec Poncelet, une connaissance de Buissonville. Poncelet est un ancien ; son matricule est dans les 12.000 ; il a inexplicablement survécu à plus de deux ans de bagne ; il fait partie d'un petit groupe bien organisé - l'un d'eux a même bricolé une radio - onze communistes et lui, catholique.

"Poncelet m'a fait entrer dans ce groupe et c'est ainsi que j'ai connu la période communiste de ma vie concentrationnaire. Il s'est débrouillé pour que je puisse travailler avec eux à la briqueterie. C'est alors que j'ai vu ce qu'était vraiment la solidarité. Je reste plein d'admiration et de reconnaissance pour ces communistes qui pratiquaient si bien le partage et la fraternité. Etrangement, les communistes belges et français ne recevaient pas les colis de la Croix-Rouge que les SS commençaient à distribuer ; ceux des autres pays partageaient.

J'ai donc eu pendant ces dernières semaines de chantier deux autres chances de survie : la fraternité d'un groupe organisé, un peu de nourriture supplémentaire. Mais ça ne m'a pas empêché de tomber malade et au début du mois d'avril je me suis retrouvé à nouveau au "revier" avec une pleurésie et une pneumonie. Mes camarades me nourrissaient. L'un d'eux travaillait au "revier" et m'apportait quelque chose de chaud tous les jours. Un bol de riz chaud, dans ces conditions, était extraordinairement réconfortant. Le plus terrible dans cette salle surpeuplée c'était l'odeur. Une odeur abominable. J'ai bien cru que je ne sortirais jamais de là."

### La tragédie de Lübeck

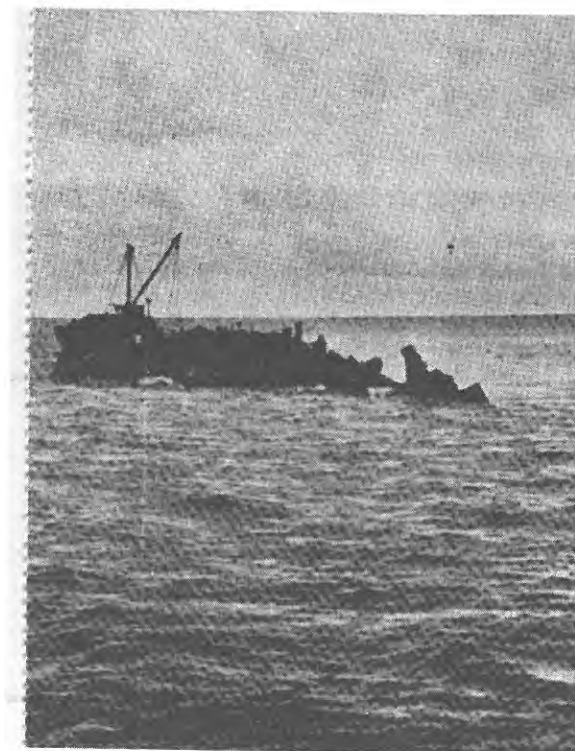
A la mi-avril, devant l'avance des alliés, le camp est évacué. Les malades du "revier" sont chargés dans des wagons à bestiaux.

A Lübeck on les transfère dans la cale de quatre navires ancrés à une dizaine de kilomètres de la côte ; c'est une prison flottante où l'on entasse plus de dix mille prisonniers.

Brûlant de fièvre, dans le noir, angoissé par le fracas des vagues sur la coque, Jules Tasiaux reste dans cette nouvelle forme de l'enfer pendant huit jours, sans manger ni boire. Atroce.

Le 3 mai, on le sort du "Cap Ancona" pour le transférer sur l'"Athen". Pourquoi ? Mystère ! En tout cas, ce transfert providentiel lui sauve la vie. Au début de l'après-midi, l'aviation anglaise bombarde et coule les trois

navires restés au large. Plus de sept mille cinq cents prisonniers, le jour même de leur libération possible, périssent noyés, victimes d'une tragique méprise et d'une ultime cruauté des SS. Il faut dire que les aviateurs alliés ne pouvaient pas soupçonner que ces navires regorgeaient de prisonniers politiques ; les SS avaient intentionnellement hissé les drapeaux de guerre.



Le naufrage du CAP ARCONA.

Par on ne sait quel sursaut de dignité ou de pitié, le capitaine de l'Athen hisse le drapeau blanc et gagne le port à toute vitesse. L'Athen n'est pas touché. Il est quai à Neustadt. Dans la pagaille, les prisonniers montent sur le pont...

"Le navire était à deux mètres du bord et le pont était très haut par rapport au quai. Pour quitter le navire il fallait se laisser glisser sur un gros cordage, tout mouillé. Il bruina. Des Polonais tiraient le cordage en oblique pour qu'on puisse arriver sur le quai. Mais les gens se bousculaient ; certains étaient tombés et se noyaient entre le navire et l'apportement. Je ne savais pas nager et j'ai fait (pour la quatrième fois!)



*mon acte de contrition avant de me lancer. Grâce aux quelques Français avec qui je faisais équipe, je suis parvenu à terre.*

*Nous sommes restés ensemble parmi les Allemands en déroute. Les civils fuyaient, les soldats abandonnaient leur uniforme. Nous n'osions pas le croire! Nous étions libres! Cette première nuit de liberté nous l'avons passée dans une grange. Les fermiers nous ont donné du pain, j'ai traité une vache. Nous étions terriblement heureux."*

## Le retour

Où aller pour préserver ce fragile bonheur, pour rencontrer des soldats alliés qui confirmeront leur liberté? Ils marchent vers Neustadt. Ils y rencontrent un tank anglais. Ils sont sauvés. Ils passent un jour ou deux dans une caserne conquise où ils sont nourris, lavés, désinfectés, nettoyés de leurs poux.

Jules Tasiaux, lui, est emmené à Kiel, dans un hôpital qu'un médecin français est en train de mettre sur pied. La fièvre l'a repris, il a une pleurésie à l'autre poumon aussi. Il y restera pendant près de six semaines. Bien nourri, bien soigné, il commence à récupérer.

On le rhabille décentement : un autre grand moment de bonheur quand on l'a conduit dans un grand magasin pour y choisir un costume.

A la mi-juin, un officier belge lui rend visite et organise son retour : en camion jusqu'à Lüneburg (au sud-est de Hambourg) puis en avion (un Dakota) jusqu'à Melsbroeck. A Lüneburg, on l'interroge pour établir son identité.

A l'aéroport militaire il est bien accueilli par la Croix-Rouge ; mais il est toujours dans un dénuement extrême, sans papiers, sans argent ; il est désolé d'arriver sans un petit cadeau pour les enfants (on lui refuse un sachet de bonbons qu'il souhaitait leur acheter...).

C'est dimanche. Quelqu'un se propose pour le reconduire à Pessoux le lendemain. "C'est tout de suite que je voudrais partir, dit-il. Chez moi c'est une ferme. Vous aurez

sûrement du beurre et du jambon." Cette promesse lève tous les obstacles.

Mais on ne peut pas arriver sans prévenir. On téléphone à la gendarmerie d'Haversin qui prévient la famille. Il souhaite, en passant à Assesse, dire bonjour à ses parents. Il y provoque un véritable attroupement, les cloches sonnent gaiement la joie de ce retour et un petit cortège se forme pour le conduire triomphalement à Pessoux.

On devine aisément l'émotion des retrouvailles. Et la tristesse aussi de sa femme, de ses parents, en découvrant ce qu'il est devenu.

C'est un homme jeune, vigoureux, content de vivre (pesant plus de cent kilos) qu'ils ont vu partir l'été dernier ; c'est un vieillard squelettique, usé, méconnaissable (pesant moins de quarante kilos) qu'ils voient rentrer après dix longs mois d'inquiétude (personne ne savait où il était).

Sa voix même a changé. Sa femme même ne l'aurait pas reconnu.

Il lui faudra plus d'un an pour récupérer, pour guérir : les poumons sont gravement atteints, les coups ont abîmé les bras et la colonne vertébrale, les blessures psychologiques sont profondes.

Il se tait. Il ne racontera que bien des années plus tard.

## Courte biographie

... pour mieux situer Jules Tasiaux.

Jules Tasiaux est né à Assesse le 9 juillet 1915, dans une famille qui compte six enfants. Il fait des études d'agronomie à Carlsbourg et son service militaire au Treizième de Ligne.

En 1938, il épouse Marie Romedenne d'un an sa cadette. Son beau-père, veuf et pensionné, lui cède sa ferme de Pessoux. Il l'exploite avec son beau-frère. Jules et Marie ont quatre enfants (Agnès, Mimi, Alexis, Maurice) avant la déportation d'août 44. Deux autres naissent après le retour, Ida en

48 et Jules en 53. En 51, ils perdent le petit Alexis, à l'âge de 9 ans.

En 1947, ils quittent Pessoux et reprennent la ferme Moreau, sur les Tiennes de Wierde.

Jules Tasiaux entre en politique en 1968 comme conseiller provincial (de 68 à 72). De 70 à 76, il est premier échevin et échevin des travaux publics à la commune de Wierde.

Il prend aussi d'autres responsabilités : la présidence de la fédération des betteraviers de la province de Namur; la présidence de la

Fabrique d'église de Wierde (pendant une vingtaine d'années, il a démissionné il y a deux ans) ; et celle de la section namuroise de l'association des prisonniers politiques.

C'est décidément un homme très actif. Il prend sa pension de fermier à 63 ans mais entreprend une nouvelle carrière au centre de sélection bovine de Ciney.

Une vie vraiment bien remplie, d'autant plus que ses nombreux enfants lui ont donné onze petits-enfants et sept arrière-petits-enfants.

Géo Donnet



## COMMENT? POURQUOI? QUESTIONS SUR L'ENFER CONCENTRATIONNAIRE

Après avoir écouté le récit si émouvant, si impressionnant de Jules Tasiaux, après avoir regardé les nombreux témoignages, les nombreuses images que nous a présentés la télévision ces derniers mois, après avoir lu des souvenirs de prisonniers et des travaux d'historiens, on ne peut s'empêcher d'être tourmenté par ces quelques questions.

### Comment ont-ils pu survivre à ces traitements abominables?

Il faut d'abord dire que sur les quarante-deux otages de Pessoux déportés à Neungamme, sept seulement sont rentrés vivants. Dix-neuf

corps ont pu être identifiés et rapatriés ; ils sont enterrés dans un caveau sous un beau monument, bien entretenu, devant l'église de Pessoux. Les seize autres ont disparu. Ces chiffres montrent, éloquemment, combien la survie a été difficile.

Il leur a fallu beaucoup de chance, à ces sept survivants. Mais il fallait pouvoir la forcer, la chance, et avoir au départ d'autres atouts : une bonne constitution physique, une bonne résistance morale. Il fallait surtout avoir une inébranlable volonté de vivre, de conserver un maximum de dignité dans toutes les situations. Il fallait que cette volonté soit alimentée par une foi, par une espérance, par une solidarité. La foi chrétienne était un



immense secours, mais aussi la foi dans la victoire des alliés, la foi dans la victoire du bien sur le mal.

L'espérance aussi de revoir les siens, de se conserver pour travailler plus tard à leur bonheur. Et toutes les espérances plus matérielles : manger un jour à sa faim, dormir dans des draps propres, vivre librement dans son village...

La solidarité (une des formes de la chance) était très importante. Il ne fallait pas grand chose, parfois. La prière de cet officier français, par exemple, ou un bol de riz chaud au revier. Ce n'était rien ! Mais c'était avec ces bribes de rien que ces dénués de tout fabriquaient de l'espérance.

Jules Tasiaux, en plus, était réaliste : "Qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre que le gros dos, supporter tout ça le mieux possible."

Pourtant, une autre réaction a peut-être fait partie de ses moyens de survie : la fureur. Une fureur rentrée mais très aiguë de se voir commander, maltraiter, humilier par des

bandits grossiers, par d'ignobles crapules, les SS et les Kapos. La fureur, ça peut aussi aider à vivre!

### Pourquoi un tel sadisme?

Pourquoi des êtres humains, des gens d'un pays si cultivé, si religieux, ont-ils été si inutilement pervers, si gratuitement méchants? Il est évidemment extrêmement difficile de répondre à cette question essentielle. On peut trouver des pistes dans certaines caractéristiques évidentes du peuple allemand (du moins à cette époque encore) : une inclination à l'organisation rigoureuse, à la hiérarchisation, à la discipline ; un immense orgueil d'appartenir à une nation puissante, à une race élue avec comme conséquence le nationalisme passionné et la xénophobie sous toutes ses formes ; une admiration aveugle, inconditionnelle pour un führer charismatique.

Les camps de concentration et d'extermination ont été le fruit le plus monstrueux du régime impitoyable applaudi

par les Allemands en 1933.

Le premier camp a été installé à Dachau, en mars 1933, pour y interner les communistes et des opposants au régime naissant. Et puis, il y en eut beaucoup d'autres : pour les résistants, les otages, les "associaux", pour ceux "dont le sang était censé nuire à la race aryenne"... Pour six millions de victimes...

Dès le début, le règlement disciplinaire a été extrêmement sévère. Mais la brutalité des traitements a été de plus en plus atroce à mesure que le temps passa. Les SS ont mis au point une immense et diabolique organisation de déshumanisation et d'extermination.

L'horreur était réglementée, comptabilisée, organisée jusque dans ses moindres détails. Avec en bout de chaîne les SS et les kapos qui martyrisaient, avec une sorte de délectation sadique, les victimes que leur livrait une administration implacable. La personnification du Mal. Le Mal absolu. Injustifiable, impardonnable.

Les Allemands d'aujourd'hui affrontent avec courage les pages difficiles de leur histoire et ne cessent de se poser la question : "Comment cette horreur a-t-elle pu nous arriver?"

### Pourquoi les rescapés n'aimaient pas en parler?

Leur chemin de croix était tellement terrible qu'il était incroyable. Leur détresse était tellement grande qu'elle était indicible. "On n'aura pas d'avance d'aller leur raconter, disait Jean Olivier, ils ne nous croiront pas." Il y avait d'abord la volonté d'oublier. Un beau livre est paru récemment, dont le titre déjà expose le dilemme : "L'écriture ou la vie".

Ecrire, dit Jorge Semprun, c'est se souvenir, c'est-à-dire revivre intensément, longtemps, ce qui nous a fait si terriblement souffrir...

Ecrire, à la sortie de l'enfer, c'était s'interdire de vivre. Ecrire ou raconter.

Mais les autres aussi, ceux parmi lesquels on revenait, n'avaient sans doute pas fort envie qu'on vienne perturber la grande joie de la libération. Et puis il y avait tant à faire pour guérir les blessures de la guerre.

Il est, à ce silence, une autre raison plus intime : la pudeur. Etait-il possible à ces gens qui venaient de traverser la mort, de raconter à leurs enfants l'avilissement dont ils émergeaient à peine, douloureusement?

Jules Tasiaux dit aussi qu'il était difficile de parler aux parents, aux veuves de ceux qui n'étaient pas revenus. La cruauté des détails de leur souffrance et de leur mort n'aurait fait qu'augmenter inutilement le chagrin de la séparation.

### Pourquoi faut-il en parler maintenant?

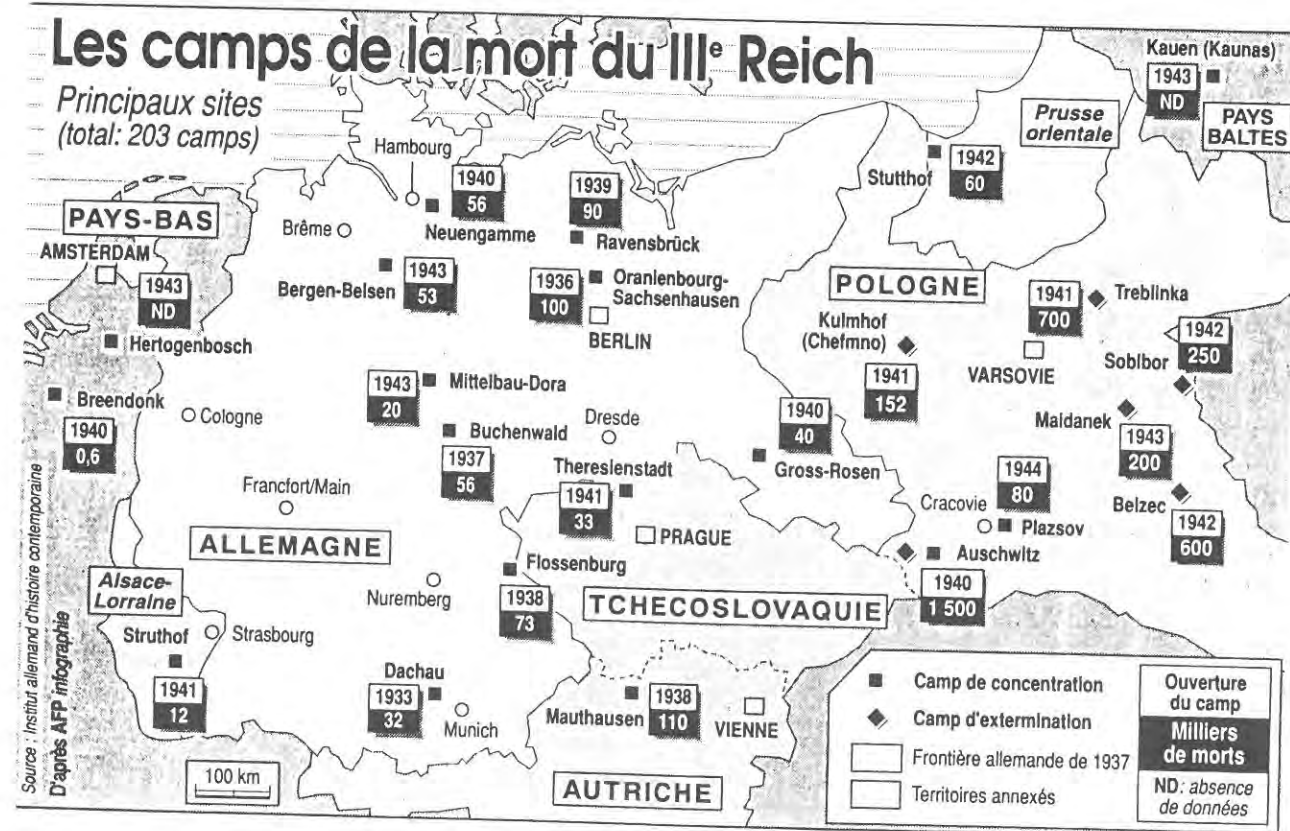
Parce que la bête immonde ressort ses griffes. Parce que certains veulent repeindre l'histoire, banaliser l'horreur. Parce que des inconscients se remettent à admirer Hitler, ses théories et ses méthodes. Parce que cela nous rappelle que nous avons à protéger de toutes nos forces la démocratie toujours fragile, garante de nos droits et de nos libertés.

Mais il faut aussi en parler maintenant parce que c'est l'année du souvenir, après un demi-siècle de paix. Envers ces victimes dont nous commémorons le martyre nous avons un devoir de connaissance et de reconnaissance.

Géo Donnet



Sculpture : Monument du Souvenir à Neuengamme.



Source : "Le Soir" du 25 janvier 1995.



## 1940-1945, CINQ ANS DE MISE EN BOITE

*La vie de prisonnier de guerre, même si ce n'était pas très agréable, ne peut certes se comparer au sort tragique des prisonniers politiques. Aussi, je ne voudrais surtout pas que vous estimiez que je vous livre le récit succinct de ma vie de captif pour éclipser les mérites de nos camarades politiques. Je voudrais donc vous exposer quelques péripéties de mon aventure qui me reviennent à l'esprit après ces cinquante années passées depuis notre libération.*



### Le voyage

Après la campagne des dix-huit jours, je fus capturé et acheminé par camion dans une petite gare du côté de Turnhout. Introduits à quarante par wagons à bestiaux, nous débarquâmes le lendemain matin dans une jolie petite ville allemande, Bochohl, à deux pas de la frontière hollandaise.

C'était le début d'une nouvelle vie que nous allions devoir apprendre à gérer en fonction des aléas de tous les jours. Couchés dans des

tentes sur un peu de paille poussiéreuse comme litière, nous ne pouvions y rester la journée, tant la chaleur y était suffocante, alors que la nuit, nous y grelottions.

C'est dans ce camp que j'ai croisé un jour un ami de régiment qui m'avait remplacé à mon poste de canonnier pendant mon congé précédant la guerre. A mon grand étonnement, il avait perdu un oeil pendant la bataille et, de ce fait, fut rapatrié assez vite. Son esprit patriotique le fit passer bien vite dans les rangs de la résistance. Il fut recapturé, renvoyé en Allemagne, d'où il ne revint jamais. Son nom est gravé sur le monument aux morts de son village, Bois et Borsu. Je devais quitter ce camp après quelques jours seulement, juste avant que mon frère n'y arrive.

Ce deuxième voyage fut de loin le plus pénible que j'aie jamais effectué. Bouclés, à quarante dans les wagons, avec un petit pain plus noir que gris et à moitié moisi pour trois jours, ravitaillés parcimonieusement encore, nous avons traversé toute l'Allemagne sous une chaleur accablante. Les besoins naturels devaient être satisfaits dans quelque récipient que l'un ou l'autre avait emporté.

Aussi, après trois jours et trois nuits interminables, c'est avec un réel soulagement que nous avons débarqués à Krems, une petite ville nichée au bord du Danube, en Basse Autriche. Que cette montée de six kilomètres fut pénible pour nos organismes fatigués, sous les regards curieux et les quolibets des Allemands, dans les rues



*Un petit groupe de prisonniers français va faire connaissance avec le stalag. Ils défilent dans les rues de Krems avant d'atteindre le camp situé à six kilomètres de la gare.*

pavoisées de croix gammées qui pendaient jusqu'à terre. Notre nouveau camp était copie conforme du précédent, mais en beaucoup plus grand. Au bout de quelques jours, nous fûmes identifiés, pourvus d'un matricule (n°5199) et dirigés vers les baraques où nous logions à environ cinq cents. Les Allemands cultivaient l'art de nous embêter avec raffinement. Après nous avoir tondus comme un oeuf, ils nous introduisaient dans une grande salle de douche qui pouvait contenir toute une baraque, nus comme des vers, avec seulement un savon en main pour ceux qui en étaient encore pourvus. Nous y restions un demi jour ou plus, ce qui avait le don certain de nous faire aspirer à un travail qui aurait pu faire passer nos heures de cafard. La nourriture consistait en un petit pain carré pour six, partagé avec minutie par un homme

en qui nous avions confiance. Un bol de "soupe" nous était distribué à midi, constitué de quelques morceaux de betteraves (ô horreur) et d'eau chaude. C'était un supplice pour moi d'avaler ce breuvage.

### Le kommando

Ce fut le grand soulagement quand on nous désigna pour un kommando de fermes. Nous arrivâmes au village au milieu des fermiers curieux d'apprécier notre gabarit et notre capacité musculaire. L'intégration dans ce premier kommando fut plutôt sommaire. Notre ignorance à peu près totale de la langue allemande n'y contribua certainement pas. C'était une contrée essentiellement agricole constituée de champs cultivés et de petits bois. Aussi, après avoir accompli les travaux de l'été, fûmes-nous remerciés, et renvoyés le 1<sup>er</sup> novembre sous une bonne couche de neige. Le nouveau séjour au camp, par ce froid, ne fut pas des plus réjouissants, mais, prévoyant, j'avais pris la précaution d'y emporter un grand sac de papier dans lequel je me glissais pour la nuit. C'était la chaleur assurée.

Heureusement, ce séjour ne se prolongea que jusqu'au onze novembre. Ce jour-là, je fus transféré dans une nouvelle ferme. La région était beaucoup plus agréable, non loin de la vallée du Danube. C'est là que je me suis choisis mes meilleurs amis de captivité, amitié que j'entretiens d'ailleurs encore aujourd'hui.

Le travail ne manquait certainement pas, le lever se faisant à cinq heures en été et à six heures en hiver. Mais ce qui faisait le charme de ce village était le fait que tous les fermiers possédaient des vignobles assez conséquents. Ils étaient l'objet de soins attentifs, mais très accaparants. Ce fut donc sans regret que je fus affecté aux soins de deux chevaux de la ferme. Pendant que la mère (veuve), le fils et le domestique s'affairaient dans les vignes, j'arrangeais le travail des chevaux à ma convenance.

Je rentrais à la ferme avant les patrons et je pouvais de cette façon écouter la radio anglaise qui nous informait de la situation militaire. Ma rentrée au kommando était





*Une vue générale du camp au début de notre captivité. Beaucoup d'hommes s'y trouvaient encore et attendaient une affectation dans un kommando de fermes ou d'usines. Les Allemands étaient maîtres dans l'art de nous décourager et de nous contraindre à demander notre envoi au travail. Le camp se composait de 24 baraques en bois d'une contenance de 500 hommes chacune, sans compter les tentes à l'entrée, destinées à accueillir les nouveaux arrivants avant leur immatriculation.*

attendue par tous avec une grande curiosité. Les nouvelles étaient aussitôt commentées abondamment. La nourriture n'était certes pas celle que nous aurions appréciée, mais nous n'avons jamais ressenti de creux à l'estomac. C'était un point très positif pour nous alors que tant de nos camarades d'usine manquaient de rations équilibrées.

### **Puces et concerts**

Mais ne croyez pas que nous pleurions tous les jours. Nous avons supporté notre captivité certes contraints et forcés, mais nous nous sommes créés aussi des distractions assez cocasses dans la faible mesure de nos moyens. Sur le groupe de septante prisonniers français et belges, une bonne dizaine jouaient de quelque instrument de musique et souvent, le dimanche, nous

organisations de petits concerts bien distrayants. Quelques acteurs interprétaient une pièce ou l'autre que l'un de nous avait écrite. Le dimanche était aussi réservé à écrire la missive hebdomadaire à nos familles. Souvent, les plus vaillants venaient reconforter les plus cafardeux, maris et frères séparés depuis si longtemps. Et la vie en kommando s'est donc trainée pendant cinq longues années, ponctuées par des nouvelles encourageantes ou, au contraire, des moments de profonds désespoirs.

Je voudrais aussi vous conter quelques faits significatifs, par exemple, notre supplice d'été, les puces. Ces maudits insectes prenaient un malin plaisir à venir sucer notre sang uniquement la nuit. De ce fait, nous ne pouvions pas dormir, agacés par leurs morsures. C'est d'ailleurs pour cela qu'un ami français, laissé seul à la vigne à sept heures

du soir, s'y est endormi et n'est rentré au kommando que vers deux heures du matin. Nos gardiens et les fermiers ont battu la campagne bien longtemps, croyant à son évasion. Tout s'est bien terminé par une petite engueulade du patron. Le seul remède que nous ayons trouvé, c'est de dégoûter ces bestioles en nous frottant consciencieusement la poitrine avec une gousse d'ail.



*Aspect du village de RIEDENTHAL*

### **Espoirs de libération**

Un moment encourageant pour nous fut le premier bombardement. L'Autriche était située bien loin du front. Ce n'est que quand les Alliés débarquèrent en Italie qu'ils purent envisager les bombardements de zones jusque-là à l'abri. Cette nuit de lundi de Pentecôte 1943 fut une nuit féerique pour nous. D'abord repéré par des fusées éclairantes lancées par les avions de reconnaissance, le champ d'aviation distant

de six kilomètres devint la cible des bombardiers anglais. Nombre d'avions, les hangars, les citernes à carburant et les baraquements des soldats allemands furent détruits alors qu'aucun des prisonniers ni leur logement ne furent atteints.

De ce même terrain d'aviation, je garde un souvenir exaltant de janvier 1945. Alors que l'armée russe commençait sa dernière offensive, tous les prisonniers des villages alentour étaient réquisitionnés pour aller déblayer les pistes d'envol recouvertes de 80 cm de neige. Six cents chariots se trouvaient là chaque jour, et chaque jour, vers midi, une alerte bienvenue venait semer la panique et nous faire fuir au grand galop à travers la plaine. De toute façon, les avions allemands ne parvinrent plus à s'envoler de là.

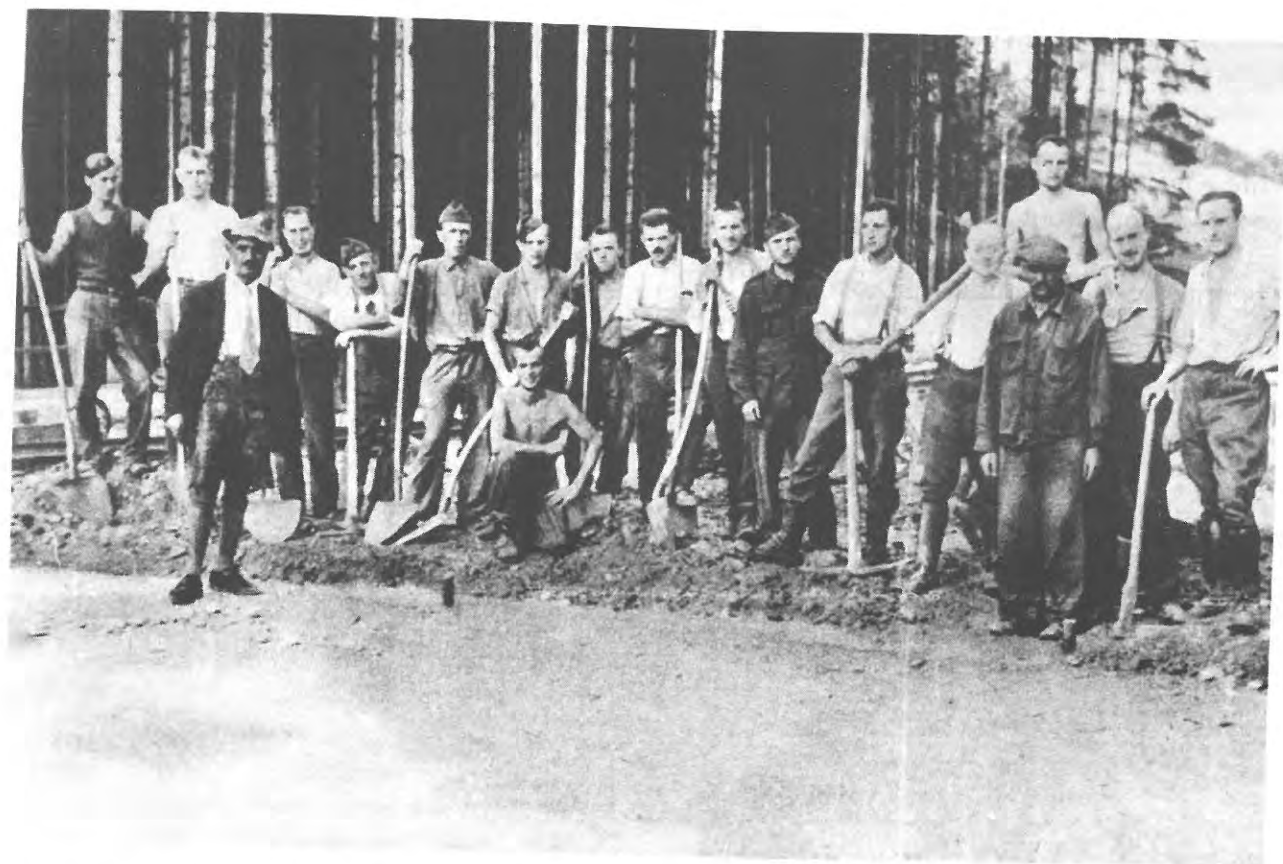
Les vendanges sont aussi parmi nos souvenirs agréables. Bien que les fêtes accompagnant ces travaux fussent supprimées, c'était quand même une distraction, malgré le travail harassant que cela impliquait. Repus de raisins succulents, nous ne manquions pas de breuvage.

Nous avons vécu cinq Noël loin de chez nous. Fête religieuse très suivie en Allemagne, c'était pour nous l'occasion d'en faire une nuit de ripaille. Chacun étant chargé de rapporter de fraîches victuailles, suivant ses possibilités, nous en faisons un repas pantagruélique. Les dons de cuistots de quelques-uns d'entre nous ressortaient à bon escient pour accommoder les poulets dérobés dans les poulaillers, ou les lièvres pris au collet dans les campagnes.

Le vin ne manquait pas non plus. Mais le Noël le plus important fut pour nous le dernier, en 1944. Rien ne manquait à la fête, qui dura deux jours, car nous avions des nouvelles du front de l'ouest qui devenaient réjouissantes.

Nous en oubliâmes même la prudence élémentaire, ce qui se traduisit par l'incendie de notre kommando, que nous combattîmes résolument, craignant d'être à la porte par ce grand froid.





*Ceci est un kommando de travail occupé à l'établissement d'une route dans les environs de Salsbourg.*



*Le kommando 3352 - Marcel Bertrand est le premier à droite au rang du fond.*



*Le dimanche matin, les prisonniers ont la faculté d'assister à la messe dite par un aumônier français. La fin de cette messe est l'occasion rêvée pour prendre connaissance des derniers potins. Qui pouvait bien inventer de pareils bobards? Simplement un ardent espoir de libération prochaine, hélas, toujours postposée jusqu'à la fin de la guerre.*

Je voudrais vous narrer aussi ce que fut notre libération. Restés dans la dernière poche résistante de la Wehrmacht, nous dûmes donc attendre la capitulation de l'Allemagne pour voir nos libérateurs. Dire que ce fut un enthousiasme délirant serait trahir la vérité.

Nous ne pûmes que regarder l'armée russe défiler dans les rues du village, tant était grande notre déception. C'était une armée qui n'en avait que le nom, hétéroclite et sans prestance.

Nous restâmes trois semaines avec cette pauvre armée, sans être vraiment rassurés. Mais nous pûmes alors constater le contraste saisissant avec l'armée américaine, une véritable armée de luxe.

Et je rentrai au pays le 22 juin, bon dernier des prisonniers, mais combien heureux de revoir les miens.

Marcel Bertrand

### **Marcel Bertrand avant et après ses six ans de "service militaire"**

Marcel Bertrand est né le 3 mars 1920. Etudes primaires à Andoy, secondaires à Saint-Aubain. Il est appelé au "service militaire" en octobre 39, au Régiment d'artillerie des chasseurs ardennais (le 20 A à la caserne Dailly). Après son retour d'Allemagne, il reprend la ferme paternelle à la rue du Perseau. Le 10 mai 1947 il épouse Isabelle Collot d'un an sa cadette ; ils ont deux enfants



(André en 48, Roger en 49). En 1967, virage professionnel : il devient employé à la CGER qui le pensionnera en 1980. De 1947 à 1959 il est échevin de l'instruction publique de la commune de Wierde ; en 1952 il est membre de la fabrique d'église d'Andoy, dont il prend la présidence en 64. En janvier 77, il prend la responsabilité de la salle Lizée ; une charge fort lourde qu'il assume avec un inlassable dévouement. Voici peut-être l'occasion de le féliciter et de le remercier. Il est aussi trésorier de la section locale de l'association des Anciens Prisonniers de Guerre. Il est depuis six ans un des principaux animateurs du Crespon, dont il assure minutieusement la gestion financière. Un autre dévouement qui mérite une autre brassée de mercis.

G. Donnet



## Le Crespon Junior

*Un oiseau très actif et bien présent dans nos jardins, la mésange.*

*Comme chaque année, pour ces oiseaux et pour beaucoup d'autres espèces, l'hiver a été très rude. En effet, 20% seulement de celles ci survivront aux caprices de l'hiver.*

*Pourtant, la mésange sera là, annonçant de son chant mélodieux l'arrivée du printemps. Elle sera là, avec son apparence majestueuse et ses couleurs vives.*

*Les mésanges les plus répandues sont la mésange bleue, la mésange charbonnière ou encore la mésange noire. Ces mésanges sont caractérisées par leurs petites tailles (9 à 13 cm).*

*La mésange bleue, comme son nom l'indique, fait ressortir de sa personne un bleu éclatant puis un jaune vif. La mésange charbonnière, elle, est un peu plus grande et plus foncée, tout en gardant des parties du plumage, comme le ventre, jaune. Quant à la mésange noire, elle est d'autant plus difficile à observer qu'elle se confond avec son environnement; cela est dû à sa robe gris noir.*

*Mais ne vous y trompez pas, ces petits oiseaux ne profitent pas toujours de la joie de vivre sans soucis, car au dessus d'eux se trouve peut être un adversaire redoutable, un rapace. Celui ci aura vite fait de ne faire qu'une bouchée de ces créatures fragiles.*

Nicolas Bette

## Mémoire en images



*L'école de Wierde dans les années 50.*

*Une des charmantes petites filles (probablement les jumelles Renée et Maria Gilles) pourrait-elle mieux nous la situer ?*



*L'école des filles d'Andoy en 1957.*



**UN  
PROJET  
DE  
PLUS  
POUR**

Rappelez-vous! En décembre dernier je vous ai proposé un extrait du "Soir" pour enfin comprendre pourquoi l'escargot est l'emblème de notre ville.  
Rappelez-vous : l'escargot était pour les Romains un symbole de résurrection ; hermaphrodite, il a une activité sexuelle intense aux fantasmes les plus fous ; c'est un glouton insatiable, capable de digérer les pires poisons que les plantes élaborent mais en même temps capable de résister à de longues périodes de jeûne ; il est lent mais d'une puissance herculéenne ; c'est un maçon très compétent ; il a une capacité extraordinaire de résistance aux grands froids et aux grandes chaleurs.

Dans ce domaine, l'escargot est un des grands champions : il survit à une réfrigération (temporaire mais quand même) de -120 degrés.  
Pour couronner cette apologie, un cosmétologue chilien vient de découvrir que la bave de l'escargot a des vertus antirides.  
N'est-ce pas merveilleux!

Cet animal extraordinaire ne mérite-t-il pas qu'on lui élève enfin un monument digne de toutes ces valeurs qui symbolisent si bien notre beau peuple wallon?

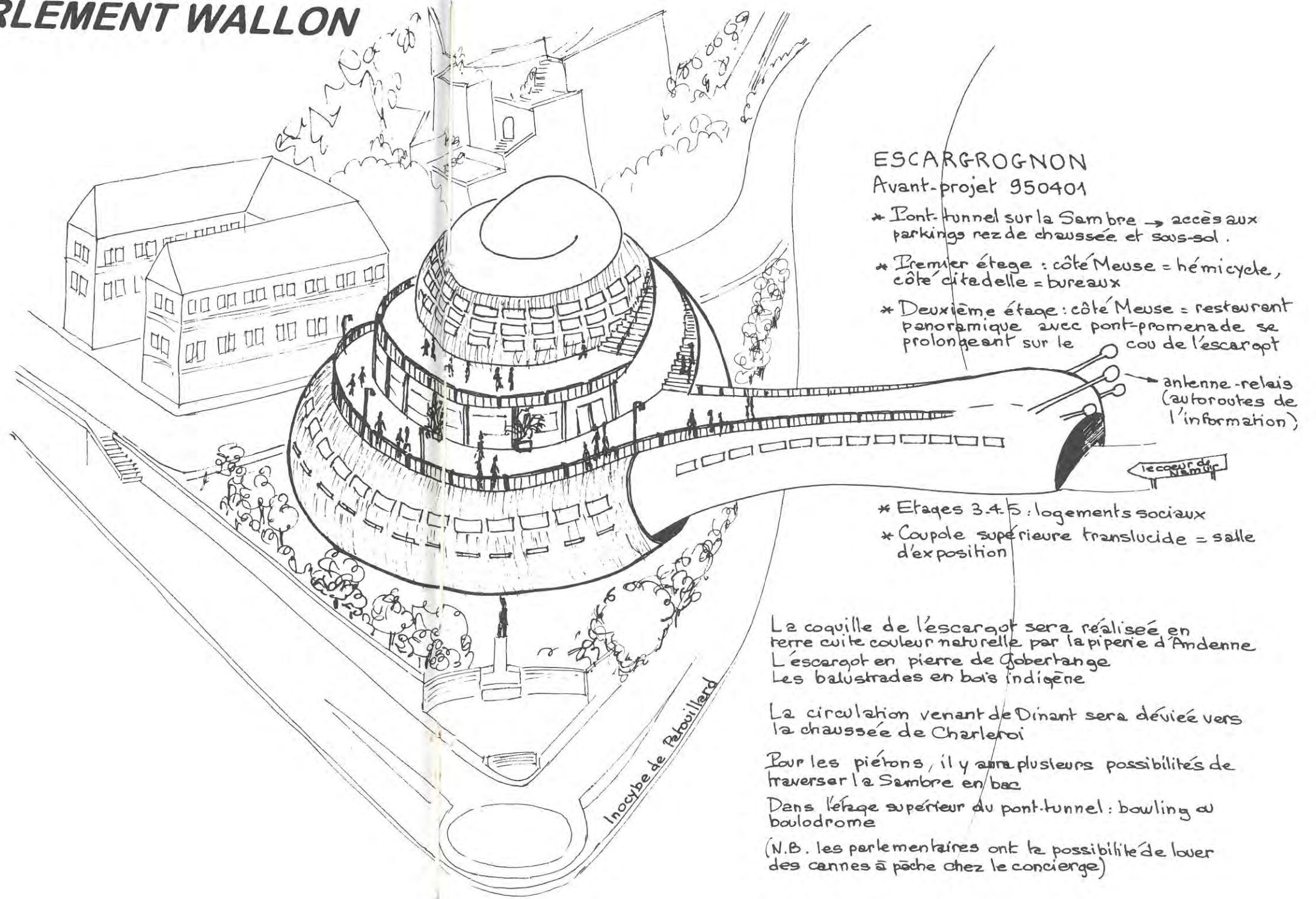
Tous, en chœur, vous répondez oui.

Et quel monument, à Namur, serait-il le plus à même, aujourd'hui, d'être élevé à la gloire de l'escargot?  
Oui! C'est bien à lui que vous pensez : le parlement wallon.

Cette logique civique nous a conduit à demander à un bureau d'étude local d'émerger de sa coquille pour élaborer un projet qui devrait enfin mettre tout le monde d'accord. Voici donc le projet de M. INOCYBE DE PATOUILLARD.

Vos remarques et commentaires seront reçus avec toute l'attention qu'ils mériteront.

**LE PARLEMENT WALLON**







Les prisonniers ne pouvaient écrire que sur des formulaires censurés

## LES LIBERES EN 45

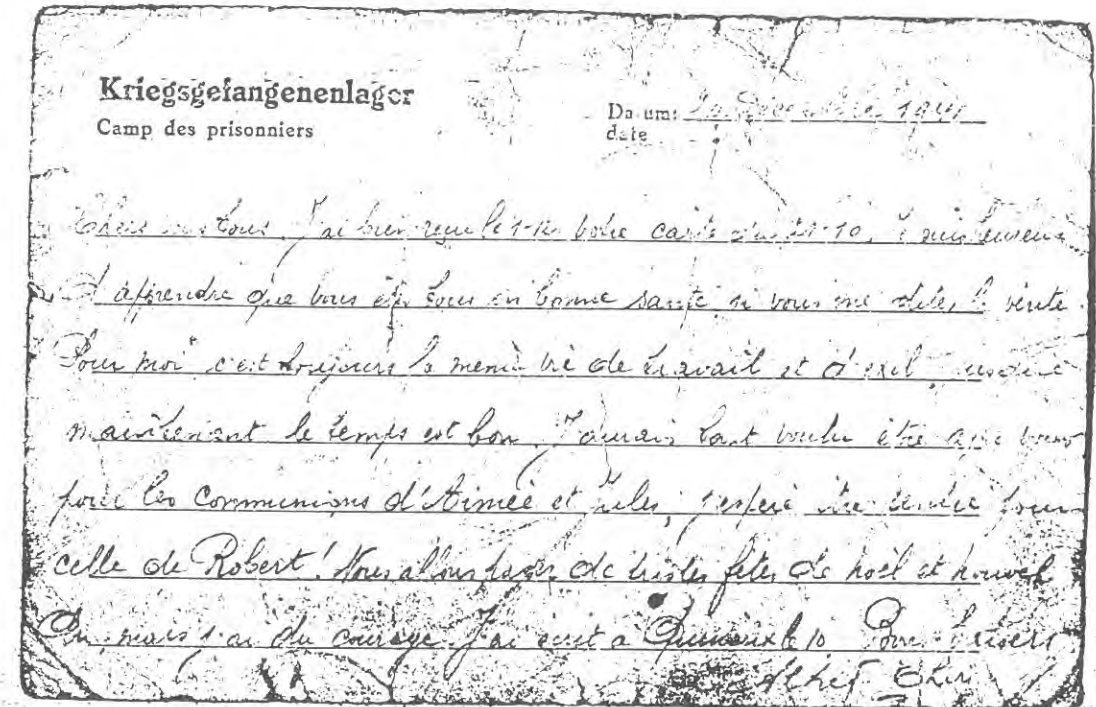
### Les prisonniers de guerre

La commune de Wierde a compté en 1940 quarante-deux prisonniers de guerre en Allemagne. Ce nombre assez élevé s'explique par le fait qu'Andoy, à cause du fort, était un "village de garnison" où s'étaient installés pas mal de militaires.

Pour diverses raisons (linguistiques ou médicales), vingt et un ont été rapatriés avant 1942. Nous en donnerons la liste dans un prochain numéro.

Le printemps 45 a donc vu la libération des vingt et un autres, dont voici la liste. C'est la façon la plus lisible que nous avons trouvée pour présenter l'abondance de renseignements collectés par Albert Delvaux.

Pour que la lecture en soit moins rébarbative, vous pourriez mettre en phrases ces rectangles un peu secs. Par exemple : Georges Bertrand, né à Wierde le 19 mars 1912 a été soldat dans la classe 32. Il a été mobilisé le 26 août 39 au 13<sup>ème</sup> de ligne et fait prisonnier en mai 40. Il a passé cinq ans au Stalag VI Y, dans le kommando 1425 sous le matricule 40048. Il est revenu à Andoy le 3 mai 1945.



IDENTITE Prénom, nom Lieu de naissance Date de naissance	MOBILISATION Classe de milice Régiment Date de mobilisation Date de capture	CAPTIVITE Stalag Kommando Matricule Date de rapatriement
<b>Georges AUVERDIN</b> COUILLET 7 juillet 1915	1935 13 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 28 avril 1939 29 juin 1940	XVIII A - - 7 juin 1945
<b>Georges (Joseph) BERTRAND</b> WIERDE 19 mars 1912	1932 13 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 26 août 1939 - mai 1940	VI Y 1425 40048 3 mai 1945
<b>Marcel BERTRAND</b> WIERDE 3 mars 1920	1939 20 <sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie 16 octobre 1939 28 mai 1940	XVII B - 5199 21 juin 1945
<b>Pierre CHAPUT</b> JAMBES 18 novembre 1913	1932 2ème Régiment de Chasseurs à cheval 10 mai 1940 28 mai 1940	VI C - 30975 29 avril 1945
<b>Gaston CULOT</b> WIERDE 6 octobre 1912	1932 19 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 26 août 1939 27 mai 1940	VIII A - 31090 3 juin 1945



<b>Gustave CULOT</b> WIERDE 6 octobre 1906	1926 13 <sup>ème</sup> puis 43 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 28 août 1939 28 mai 1940	XIII A K 29 - 11 mai 1945
<b>Antoine DAMEN</b> WIERDE 13 octobre 1919	1939 Fort d'Andoy - 29 mai 1940	- - - 26 mai 1945
<b>Armand DECHAMPS</b> LA REID 20 mai 1917	1937 Fort d'Andoy 26 août 1939 30 août 1940	XII D - 45789 6 avril 1945
<b>Joseph DEMAZY</b> WIERDE 30 juin 1893	1913 Fort d'Andoy Rengagé en 1931 22 mai 1940	IV A - 28241 B 21 mai 1945
<b>Maurice DESPONTIN</b> WIERDE 30 juillet 1894	1914 (levée spéciale 1919) Fort d'Andoy Rengagé 23 mai 1940	IV A-B - 19240 3 juin 1945
<b>Hector DOTHEE</b> WIERDE 9 juin 1911	1931 4 <sup>ème</sup> Régiment du Génie 26 août 1939 27 mai 1940	IV A - 18510 3 juin 1945
<b>Joseph GRACE</b> WIERDE 9 mai 1913	1933 Fort d'Andoy 28 août 1939 23 mai 1940	IV B - 29491 22 mai 1945
<b>Marcel (Louis) GUILLAUME</b> GOSELIES 15 septembre 1917	Volontaire de carrière 1937 Fort d'Andoy 4 juin 1940	XIII A et XIII C - - 17 avril 1945
<b>Albert LAMBERT</b> LOYERS 9 septembre 1915	1935 13 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 28 août 1939 27 mai 1940	XI A - - 18 mai 1945
<b>Joseph LAMBIOTTE</b> MALONNE 11 avril 1910	1930 25 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne 28 août 1939 12 mai 1940	OFLAG III B - II A - X D - - 23 mai 1945
<b>Georges LAMBOTTE</b> ROCHFORT 17 mars 1913	Volontaire de carrière Fort d'Andoy - 28 mai 1940	Camps disciplinaires - 40249 10 mai 1945

<b>Charles (Albert) MONMART</b> NANINNE 28 mars 1915	1935 Régiment d'Artillerie des Chasseurs Ardennais 28 août 1939 11 mai 1940	XI B - - 26 avril 1945
<b>Lucien MORELLE</b> WIERDE 14 octobre 1912	1933 Fort d'Andoy 28 août 1939 ?	X B - - 16 avril 1945
<b>Noël THIRIFAYS</b> MOZET 25 décembre 1906	1926 44 <sup>ème</sup> Régiment de Ligne - 28 mai 1940	? ? ? 26 mai 1945
<b>Louis VAN PUT</b> WIERDE 17 novembre 1920	Volontaire de carrière Régiment Cycliste Frontière ?	I A - - 27 avril 1945
<b>Théophile</b> WUESTENBERCKS NAMUR 4 février 1921	1940 Fort d'Andoy - 23 mai 1940	IV B - 27358 B 21 mai 1945

La plupart de ces prisonniers étaient des soldats. Quelques-uns étaient des gradés : Georges Bertrand, caporal ; Maurice Despontin, maréchal des logis ; Marcel Guillaume, brigadier ; Joseph Lambiotte, lieutenant ; Georges Lambotte, premier maréchal des logis.

Joseph Demazy n'a vraiment pas eu de chance : il a passé neuf ans dans les camps allemands, du 25 août 1914 au 11 novembre 1918 et du 22 mai 1940 au 21 mai 1945.

Georges Lambotte a fait partie des "prisonniers réfractaires", c'est-à-dire ceux qui refusaient de travailler. Il a été interné dans un camp disciplinaire où les conditions étaient particulièrement sévères. Nous les raconterons dans une prochaine édition.

Signalons aussi que ces vingt et un libérés faisaient partie des septante mille prisonniers de guerre belges recensés en mai 1945.

### Les prisonniers politiques

Deux habitants du village ont été déportés comme prisonniers politiques : Jean de Moreau et Joseph Lelebourer.

Jean de Moreau est mort au camp de Dora le 3 décembre 44.

Joseph Lelebourer, arrêté en juillet 44, a vécu son calvaire dans trois camps de concentration successifs. Il est rentré à Andoy le 13 juillet 1945. Un article plus complet lui sera consacré dans le prochain numéro du Crespon.



## Les travailleurs obligatoires

La troisième catégorie des libérés de 45 est celle des travailleurs obligatoires.

Joseph Bertrand (né à Schaltin le 6 mai 21) mineur, a été déporté le 21 mai 1941 et rapatrié le 15 mai 1945.

Georges Legrand (né à Mozet le 29 novembre 23) mineur de surface, a été déporté le 4 janvier 1943 et rapatrié le 24 mai 1945.

René Van Put (né à Wierde le 13 novembre 21) mécanicien, a été déporté le 20 février 1944 et rapatrié le 8 juin 1945.



*(Photo coll. J. Bette)*

*Pendant la guerre, il n'y a plus beaucoup d'hommes dans les campagnes allemandes, si ce n'est des prisonniers de guerre comme sur une photo prise à Hilgartshausen en Bavière*

## Remerciements

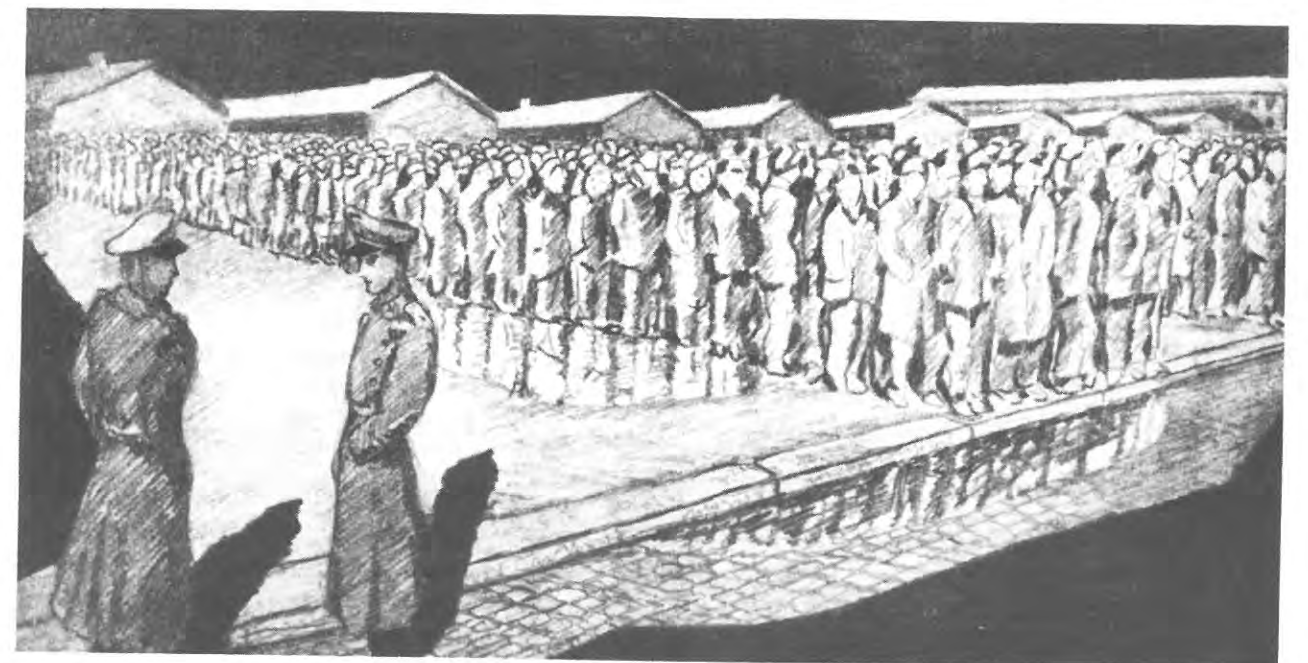
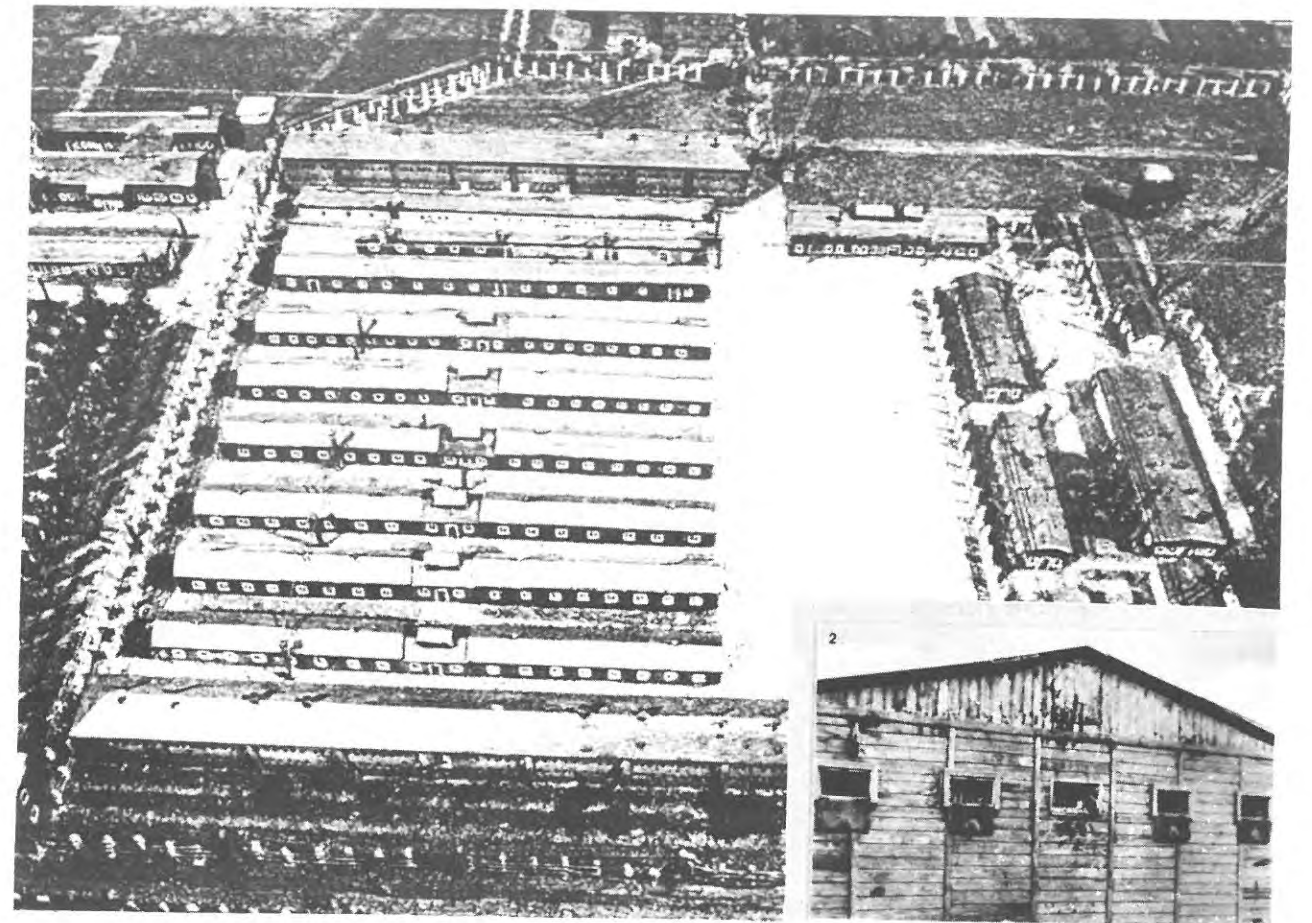
Nous remercions M. Albert Delvaux pour tous ces renseignements qu'il a patiemment collectés et si aimablement offerts. Il a constitué un dossier assez complet sur l'histoire des combattants et des prisonniers et se tient à la disposition des lecteurs qui souhaiteraient de plus amples informations. Nous vous serions reconnaissants de nous communiquer les erreurs ou omissions que vous détecteriez.

## NEUENGAMME

### Le baraquement - L'appel

Vue aérienne du baraquement des prisonniers et de la plaine où se faisaient les appels. Chaque baraque, assez rudimentaire, divisée en deux "blocs", longue d'une centaine de mètres, était prévue pour "loger" cinq cents prisonniers, sur trois étages de grabats.

De 1940 à 1945, 106.000 prisonniers ont été enregistrés au camp de Neuengamme. 55.000 n'ont pas survécu aux sévices des SS, aux conditions atroces de vie et de travail, à l'enfer de l'évacuation.





## ON REPARLE DE LA NATIONALE 4

Le ministère régional qui veille sur notre sécurité et notre confort routiers, le MET, a engagé cette année un budget de 14.200.000 francs pour aménager le tronçon de la Nationale 4 qui traverse Andoy. Il s'agit d'"urbaniser" cet accès à la ville et surtout d'augmenter la sécurité des accès aux établissements commerciaux qui le bordent.

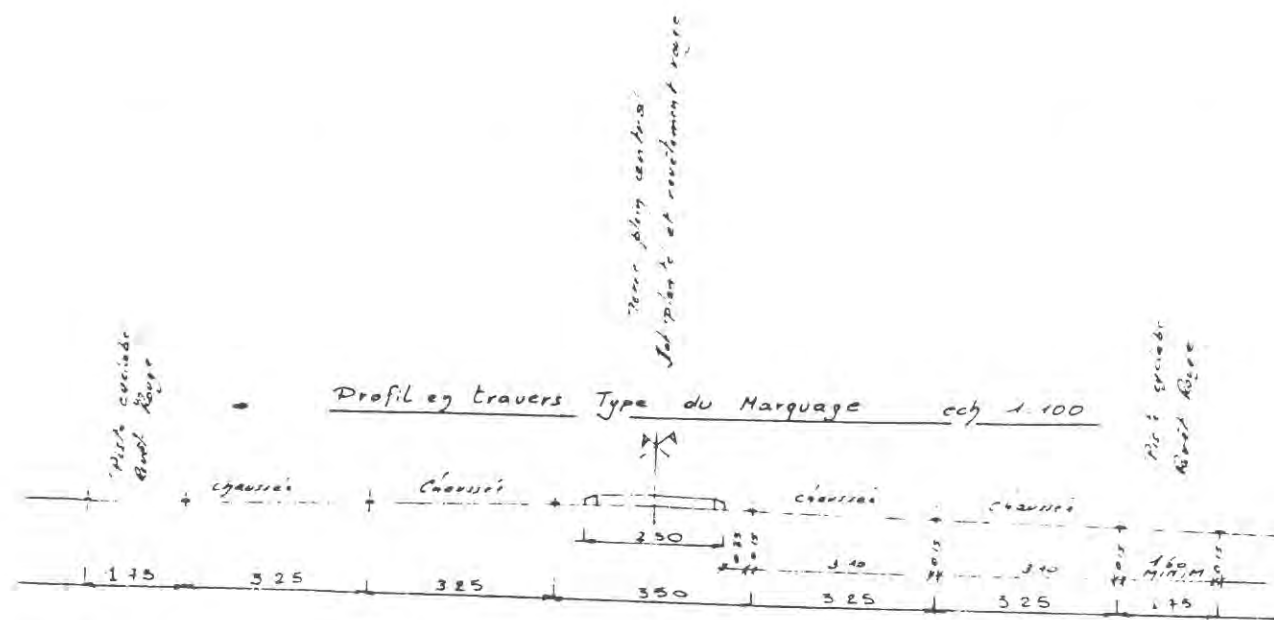
Ça ressemblera à ce qui a été fait dans la traversée d'Erpent, mais en moins cher, donc moins chic.

On se contentera d'un nouveau revêtement, plus aéré pour réduire la pollution acoustique, rouge pour la bande centrale et les pistes cyclables. Sur la bande centrale, à peu près tous les cent mètres, un îlot en saillie, planté, d'une vingtaine de mètres de long.

Le carrefour de la Perche est aménagé comme celui d'Erpent ; un extrait des plans (ci-dessous) vous éclairera mieux qu'une longue explication.

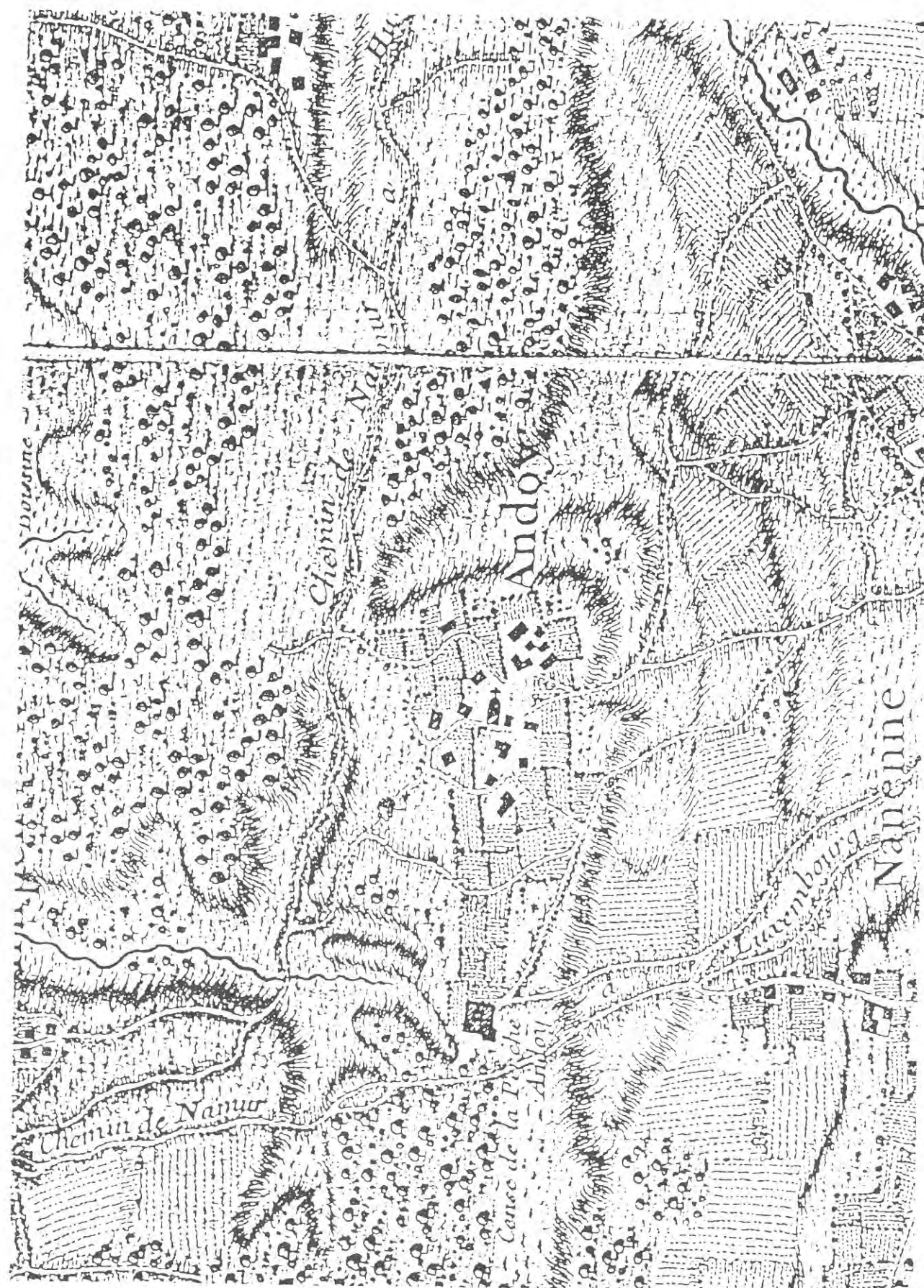
Pour être précis, les travaux seront réalisés entre les kilomètres 61,550 et 63,350, en cinquante jours ouvrables (délai fixé), cet été. Si tout marche bien...

Puisqu'on reparable de la Nationale 4, profitons-en pour publier deux images intéressantes du passé. Une photo du carrefour de la Perche dans les années 50 avant les travaux, avant l'élargissement dont le plan a été publié dans le Crespon n°17 d'avril 94. On y voit notamment les maisons et le calvaire sacrifiés sur l'autel du béton-roi. En complément aussi de cet article remarquable du n°17, une carte extraite du trésor d'Albert Delvaux montrant la situation de l'ancêtre de la Nationale 4 : le grand chemin Namur-Luxembourg.

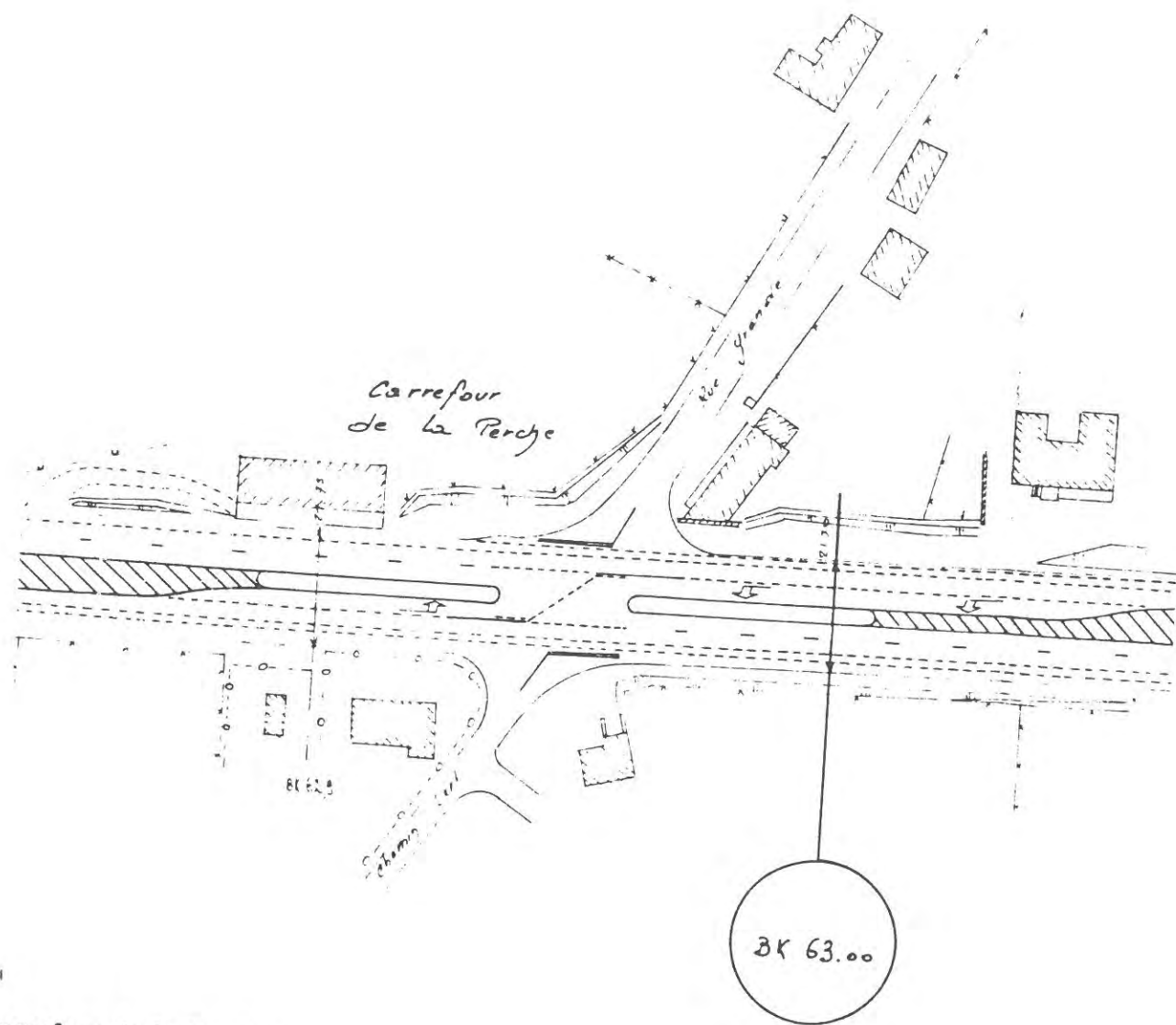


Profil en travers

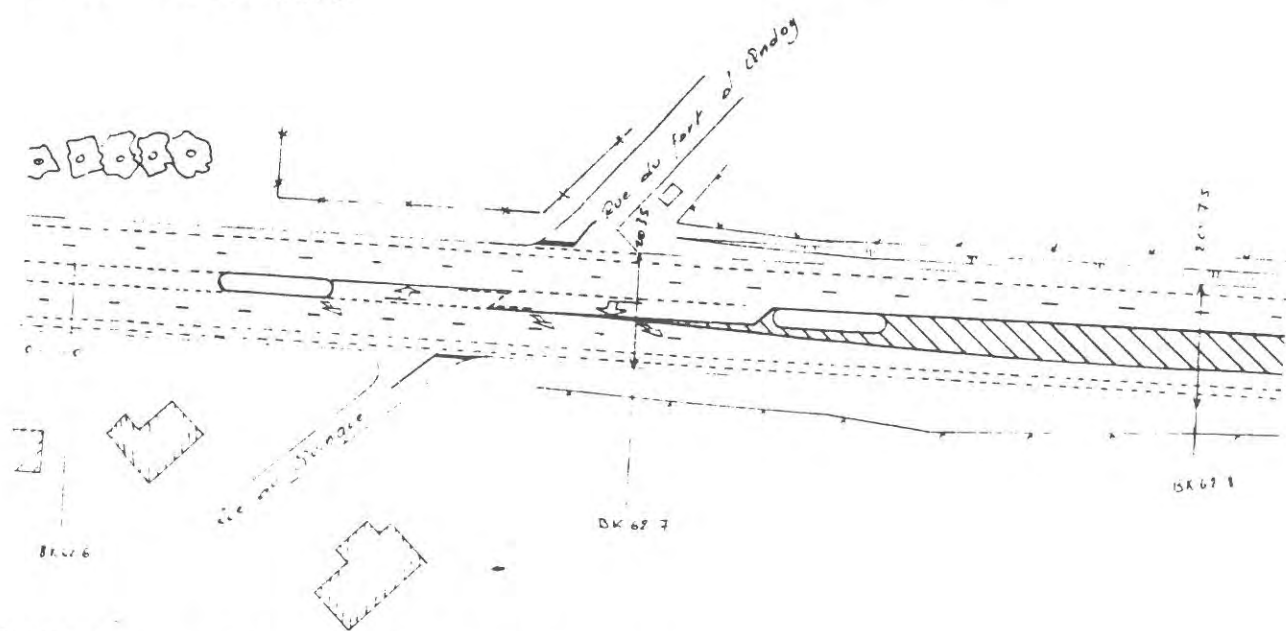
Extrait de la carte de Jaillot (1750) - Copie de celle élaborée en 1692.







Carrefour de la Perche



Accès à la rue du Quinqué et à la rue du Fort d'Andoy



## LE CCA OU ... CONSEIL CONSULTATIF DES AINES

*Wierde compte 259 habitants âgés de plus de 60 ans : 113 hommes et 146 femmes.*

*Il semble<sup>1</sup> que notre doyenne soit Madame Adolphine Pirmez - qui ne nous en voudra pas de citer son âge ? Elle a eu 93 ans le 2 janvier dernier (puisque vous voilà informés, il ne faudra pas oublier de lui adresser une jolie carte de vœux pour son prochain anniversaire).*

*Wierde compte six nonagénaires.*

259 aînés, cela représente environ un sixième de la population du village. C'est un peu moins que la moyenne du Grand Namur qui compte près de 23 000 personnes âgées de plus de 60 ans (dont cinq centenaires), pour

une population totale d'environ 104 000 habitants.

Il n'y a pas si longtemps, les "aînés" étaient considérés comme les "sages". Avant

<sup>1</sup> Si vous connaissiez un Wierdois plus âgé, soyez gentil de nous le signaler !



d'entreprendre un travail complexe, une démarche délicate, avant de prendre une décision importante, on allait trouver les "vieux". On leur demandait avis et conseils. On avait confiance en leur expérience, en la sagesse et la sérénité qu'ils avaient acquises avec l'âge. On ne les écoutait pas toujours, bien sûr. Mais alors, il arrivait souvent qu'on se rendît compte, après coup, qu'ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort.

C'est dans cet esprit que le Conseil Communal a approuvé la création d'un Conseil Consultatif des Aînés (ou CCA), rattaché au Service des Affaires sociales.

Ce conseil est constitué de représentants des associations de pensionnés, des clubs 3x20, des mutuelles, de Vie Féminine, de tout le territoire du Grand Namur, ainsi que de quelques retraités qui n'appartiennent à aucune association. C'est le cas de Monsieur Gilbert Bernard, qui habite notre village et représente les aînés wierdois.

Le CCA se veut apolitique; il comprend des personnes issues de tous bords et de tous milieux - du cheminot au professeur d'université, du responsable de fédération d'anciens combattants à l'animatrice de la section natation d'un club 3x20.

Le sud-est namurois est fort bien représenté au Comité de Gestion du CCA : Monsieur Marcel Flon, responsable de l'Union chrétienne des Pensionnés, habite Loyers, et Monsieur Roland Giraldo, colonel en retraite, réside à Naninne.

L'objectif général du CCA est de veiller au bien-être - dans le sens le plus large du terme - des personnes... des personnes "âgées", bien sûr, mais sans doute de tous les Namurois et Namuroises, parmi lesquels les aînés ont leur place à garder et leur rôle à jouer.

Les moyens du CCA ? Présenter au Collège échevinal des dossiers, des propositions concrètes sur des sujets qui intéressent les aînés - la sécurité, le logement, la santé, les transports, les loisirs - et qui nous intéressent tous. Si ce n'était pas le cas, il faudrait créer aussi un Conseil Consultatif des Ados, un CC

des Piétons, un CC des Mères au Foyer, un CC des Utilisateurs des transports en commun...

La traversée d'un carrefour dangereux, c'est un exercice périlleux pour un grand-père à la vue déficiente et aux réflexes ralentis, mais c'en est un aussi pour un enfant incapable d'apprécier le danger.



Tante Sylvie

L'isolement, c'est un problème pour la vieille dame qui vit seule, mais c'en est un aussi pour la jeune maman habitant un village privé de moyens de communication et de petits commerces.

Une école de devoirs animée par des grands-parents, c'est l'instituteur retraité qui prend le temps d'expliquer posément le principe de la règle de trois à un écolier, mais c'est aussi l'enfant qui apprend au vieux monsieur à jouer à "Tetris".

Cet "échange de savoirs" peut contribuer à la (re)naissance d'une relation d'entraide et de

complicité entre jeunes et moins jeunes. Et si les grands-parents animaient une école de devoirs, ou une petite bibliothèque de quartier, ou une "boutique" de documentation scolaire... pourquoi les petits-enfants n'organiseraient-ils pas un réseau de mini-services aux personnes âgées, isolées, incapables de se déplacer ?

Le CCA s'est fixé deux objectifs prioritaires pour 1995 :

1. la sécurité en ville, la situation à Namur : cela va des passages pour piétons à l'état des trottoirs, de la répression des excès de vitesse à l'aide que l'on peut espérer des auxiliaires de police qui champignonnent à tous les carrefours;
2. la relation "intergénérationnelle" (ce n'est pas moi qui ai inventé l'adjectif que j'avoue ne pas trouver très joli) : quelle place reconnaissons-nous à la personne âgée dans notre société?

Mais, comme me le faisait remarquer une assistante sociale qui prend cette question à coeur : une "place", c'est comme au théâtre, on "regarde", mais on ne participe pas vraiment. Ne vaudrait-il pas mieux se demander quel "rôle" peut jouer la personne âgée - non pas "dans la société", mais ici, chez nous, à Wierde ?

Vous songez peut-être à certaine grand-mère qui entretient et fleurit toujours régulièrement l'église de Wierde, à telle autre toujours disponible pour toute opération Choco, Choco-Clefs ou autre en faveur des moins chanceux, à certain pensionné d'Andoy qui consacre une bonne part de ses loisirs à la

gestion de la salle de fêtes, à tel autre qui rassemble consciencieusement tout ce qui concerne l'histoire du village...

Et vous objectez que tous les 3x20 n'ont pas la santé et l'énergie, la patience et la disponibilité d'une Marie Culot ou d'une Marguerite de Jamblinne, d'un Marcel Bertrand ou d'un Albert Delvaux... Mais... tous, ils ont le temps ! et mille et une autres possibilités de rester présents dans la vie du village. Cela dépend d'eux... et de l'accueil que nous réserverons à leurs initiatives.

Si vous souhaitez faire part de vos préoccupations (ou de vos rêves, pourquoi pas), émettre des suggestions ou des propositions, vous pouvez vous adresser au Crespon, si vos idées sont nettement "wierdoises", ou au secrétariat des Affaires sociales (24 63 90) si elles ont une portée plus générale.

Si vous vous adressez au CCA pour vous plaindre d'un avaloir bouché ou d'une lampe cassée au coin de votre rue, votre appel sera transmis au service compétent (l'Environnement dans ce cas précis) : le CCA n'est pas un bureau des réclamations!

Ce qu'il attend de vous, ce sont des propositions concrètes et constructives pour améliorer la vie de tous : il vous offre un moyen de participer à la "chose commune" autrement qu'en payant vos taxes communales ou qu'en noircissant des cases sur un bulletin de vote.

Jacqueline BLONDIAUX  
Secrétaire du CCA

## PROMENONS-NOUS DANS LE BOIS...

*Les beaux jours reviennent ! Profitez-en pour aller vous balader par les petits chemins d'Andoy et de Wierde.*

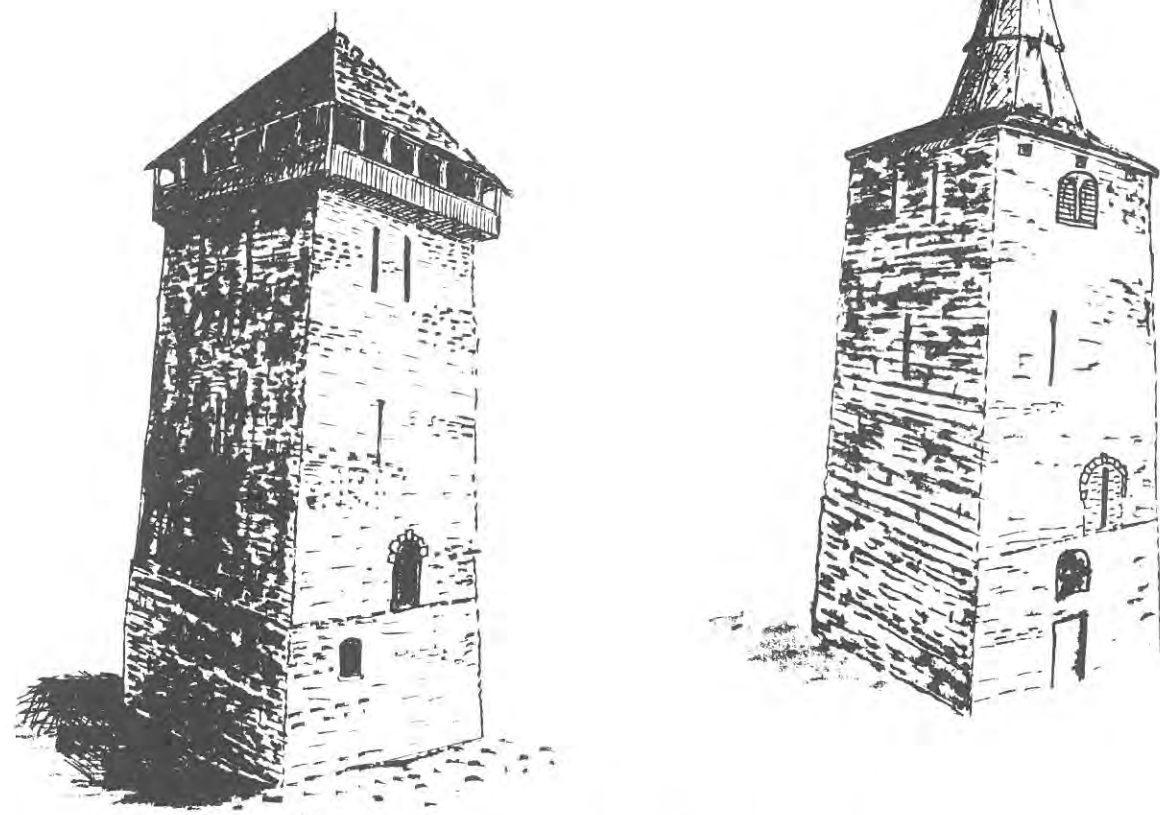
*Vous pouvez toujours vous procurer le Crespon N°14 spécial "Promenades" :*

- A Andoy : chez Marcel Bertrand, rue du Perseau 15 (40.02.92)
- A Wierde : chez Jacqueline Blondiaux, rue de Jausse 252.



# LA TOUR DE WIERDE

DONJON DE DEFENSE...



...AVANT DE DEVENIR CLOCHER

*S'il est une période de l'histoire de l'Occident marquée par la multiplication des conflits armés, c'est bien celle qui s'étend du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Une grande partie de la créativité architecturale de ce temps fut donc consacrée à l'art de la défense. Dans le domaine de l'histoire de la fortification, le pays de Namur se révèle particulièrement privilégié. Nous en avons un exemple frappant en ce qui concerne la tour romane de Wierde, l'une des plus belles tours du Namurois.*

## Un véritable donjon

Les églises rurales de style roman, ou renfermant des éléments romans, ne sont pas rares. Elles s'élèvent dans un site favorable à la défense, non loin d'un point d'eau, et se distinguent par leur massif clocher. Souvent celui-ci constitue la partie la plus ancienne de l'édifice et présente l'aspect d'un véritable donjon.

C'est précisément le cas de l'église de Wierde, dominée par son rude clocher percé de meurtrières.

## Tour domaniale

La tour domaniale ou tour donjon qu'elle était à cette époque, est devenue tour d'église par la suite. Son origine, antérieure aux événements de la moitié du XII<sup>e</sup> siècle, devait avoir un rapport étroit avec la présence de nobles. Un de leurs premiers soucis a certainement été de planter une tour de guerre robuste, sûre et représentative.

Initialement, la tour était isolée et avait la fonction d'un donjon : élément essentiel du système défensif du domaine seigneurial. C'est ce qu'on appelle une tour seigneuriale ou tour domaniale.

## Archives

Les textes d'archives, perdus pour la plupart, conservent peu de souvenirs des réparations avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. On sait qu'un incendie éclata en 1706, et récemment, il y eut la restauration de 1948.

L'indication essentielle de départ est fournie par la charte de 1194.

## Les Wierde <sup>1</sup>

Cette année-là, cinq frères de la famille de Wierde, à l'instigation probable de deux

<sup>1</sup> Voir aussi J. BLONDIAUX, *Des origines à la révolution française, la paroisse de Wierde*, dans *Le Crespon*, N° 19, déc. 94.

d'entre eux, Renier et Mainier, chanoines de Liège, abandonnèrent à l'abbaye de Géronsart la majeure partie de leurs droits sur l'église, suite aux partages successoraux qui les avaient appauvris.

L'*alleu* de Wierde appartenait au XII<sup>e</sup> siècle, à cette famille noble qui comptait parmi les plus importantes du Namurois et dont les membres apparaissaient souvent dans l'entourage des comtes de Namur. Les Wierde étaient des *alleutiers* qui détenaient la haute justice sur la localité et ses environs.

## L'église romane

Sur les premiers escarpements boisés du Condroz pointe le clocher du village de Wierde en pleine campagne, à six kilomètres à vol d'oiseau de Namur.

L'église bâtie à peu près au centre de l'agglomération, sur la colline qui descend vers le Tronquoy, est dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Cette dévotion au Rosaire s'est affirmée au XIII<sup>e</sup> siècle et l'institution de la fête (le 1<sup>er</sup> dimanche d'octobre) a été autorisée par le pape Grégoire XIII en 1573.

L'église est précédée à l'ouest d'une tour de 20 m de haut, qui marie avec bonheur puissance et sveltesse.

C'est l'une des plus belles tours du Namurois. Beau morceau d'architecture, elle constitue sans doute la partie la plus intéressante du monument.

N'oublions pas que cette église à l'époque était vulnérable et commode à investir. Elle était une nuisance pour la tour. Il n'eût pas été raisonnable d'accoler à pareil donjon une église aussi peu redoutable. A moins qu'elle ne fût en bois, l'église de Wierde contemporaine de la tour était sans doute réduite à une seule nef. Elle se trouvait « plaquée » contre la base du formidable donjon : le rez-de-chaussée de la tour, largement ouvert, l'allongeait, et la porte décentrée du premier étage offrait des possibilités de fuite ou de surveillance.

## Tour défensive

Cette tour - poste d'observation permettant la surveillance de la vallée du Tronquoy, voie



facile pour l'envahisseur - était surtout une tour-refuge pour le seigneur et sa famille, de même que pour la population villageoise, en cas de troubles.



Cette tour qui dominait les mesures n'a pas été plantée sur la crête la plus élevée, au sud, mais presque au sommet d'un mamelon qui réunissait plusieurs avantages : surveillance aisée des hauteurs voisines, contrôle d'une longue trouée en direction du nord-est jusqu'au-delà de Mozet dont la tour pouvait faire office de relais, bénéfice considérable de la proximité de la chaussée et du ruisseau qui coule en contrebas.

Il est curieux de constater que les plus anciens édifices en pierre que renferment nos campagnes sont des clochers d'église. Mais s'agit-il d'un clocher à l'origine? Il est difficile de déterminer à quelle époque l'usage des cloches se répandit dans les sites ruraux. Elles étaient surtout l'apanage des abbayes.

Alors, quelle fut la fonction principale de ces massifs clochers romans?

Fonction défensive : construits par les propriétaires du domaine avant tout pour assurer la défense de celui-ci et celle des siens.

Ces tours devaient être fonctionnelles. Cela aurait été un luxe de les édifier sans motif pratique. Elles répondaient aux impératifs concrets de la vie du moment : puissance, stratégie et défense.

Point fort du *fief*, ces édifices massifs servaient de refuge aux populations en danger. En échange de cette garantie de sécurité, les sujets étaient tributaires du seigneur, lui payaient redevance et lui juraient fidélité.

### Vie sociale dans la féodalité

A partir du IX<sup>e</sup> siècle, une nouvelle forme de société s'est mise en place en Europe Occidentale : la société féodale. Celle-ci est constituée de trois états que tous pensent voulus par Dieu : ceux qui combattent, ceux qui prient, ceux qui travaillent. Cet ordre féodal repose sur la seigneurie, base à la fois territoriale, juridique et économique des rapports sociaux et de la répartition des pouvoirs.

Quelle que soit leur position dans l'échelle féodale, les nobles sont pour les paysans des seigneurs.

### Une architecture militaire

Cette tour présentait les conditions optimales de protection pour l'espace qu'elle préservait à l'intérieur de ses murs. C'était une construction de pierres couronnée d'un hourd, sorte de plancher en bois, construit en surplomb des murailles. Du haut de la tour, tout mouvement de troupes pouvait être signalé.

Avec la pierre, les plans s'établissent, les techniques se perfectionnent pour former une véritable architecture militaire.

### La construction de la tour

La distribution générale en est simple. La tour dresse quatre gros murs de 20 m de haut, percés irrégulièrement d'ouvertures et consolidés à la base par deux empattements postérieurs.



Elle est divisée en quatre niveaux de hauteur sensiblement égale deux par deux. La massivité du socle, carré d'environ 9,50 m. de côté, est rachetée par un puissant élanement auquel contribue le fruit des murailles.

Au bas, celles-ci ont 2 m. d'épaisseur à l'ouest pour 1,70 m. sur les autres côtés; au sommet, elles ont 1 m. partout.

A noter un retrait extérieur au niveau du 1er étage et un autre, intérieur, sur les faces nord et sud du 3<sup>ème</sup> étage.

### Les différents étages

Il n'y avait pas d'entrée au rez-de-chaussée mais une ouverture au premier étage (actuellement transformée en archère) à laquelle on accédait par une échelle que l'on pouvait retirer.

La salle du rez-de-chaussée servait en général à stocker des vivres qui permettaient à la tour de se suffire à elle-même en cas de siège. Un plancher en bois était cloué sur de grosses poutres en chêne allant d'un mur à l'autre de la tour, encastrées dans le mur au fur et à mesure de la construction.

Il y avait 3 étages (peut-être 4). Ce n'est pas entièrement prouvé mais c'est une hypothèse tout à fait plausible; il existait très probablement un étage supérieur en bois, avec des *hourds*, c'est-à-dire des galeries en encorbellement d'où l'on pouvait faire tomber toutes sortes de projectiles sur les assaillants (*mâchicoulis*).

Les *archères* étroites autorisaient le tir tendu mais en aucune façon le tir vertical ou le jet de matériaux.

Son potentiel offensif était médiocre : c'était surtout un refuge, peut-être un bastion pour une contre-attaque.

De nos jours, le premier étage est accessible par une trappe ménagée après coup dans le *voûtain* oriental.

Le second étage comprend cinq meurtrières de format sensiblement égal : deux au nord et une sur les autres côtés. Celles du nord sont bouchées.

Le troisième étage a subi de plus amples modifications, surtout à partir du sinistre de 1706. Les parements ont été refaits avec un mortier blanchâtre.

### Le hourd

On peut imaginer l'existence d'un hourd puisque nous sommes en face d'une architecture militaire car on peut constater l'existence d'un plancher et qui dit plancher, suppose un espace où l'on peut se tenir



debout. Mais il faut rejeter l'idée d'un quatrième étage sous peine de compromettre l'équilibre de la tour.

Il pouvait s'agir comme dans les forteresses, d'une plate-forme saillante, en matériaux périssables à l'époque, garnie de lourds vraisemblablement fixes et protégée par une toiture de bois.

Pareil dispositif assurait aux défenseurs les manoeuvres interdites depuis les meurtrières. Cette superstructure de bois résistait mal aux intempéries et au climat pluvieux : elle pouvait aussi brûler ou se voir démolir rapidement.

Rien n'en est resté car les parements supérieurs de la tour ont été transformés après 1706 et restaurés plusieurs fois.

### Perte du caractère militaire

L'évolution sociale consécutive à l'affaiblissement des nobles et à l'émancipation lente mais certaine des manants, a permis au donjon de perdre au fil du temps, son caractère militaire.

La tour était entourée du cimetière dont l'enceinte pouvait former une ligne de défense avancée de plan circulaire.

### La construction des murs

Les murs de la tour furent construits en trois parties. Deux revêtements de pierres - grès ferrugineux, calcaires et schistes - sont montés simultanément. Le vide compris entre ces deux parements est rempli au fur et à mesure, de mortier, de cailloutis, de morceaux de bois et de débris divers mêlés les uns aux autres qui à la longue, formaient un ensemble compact.

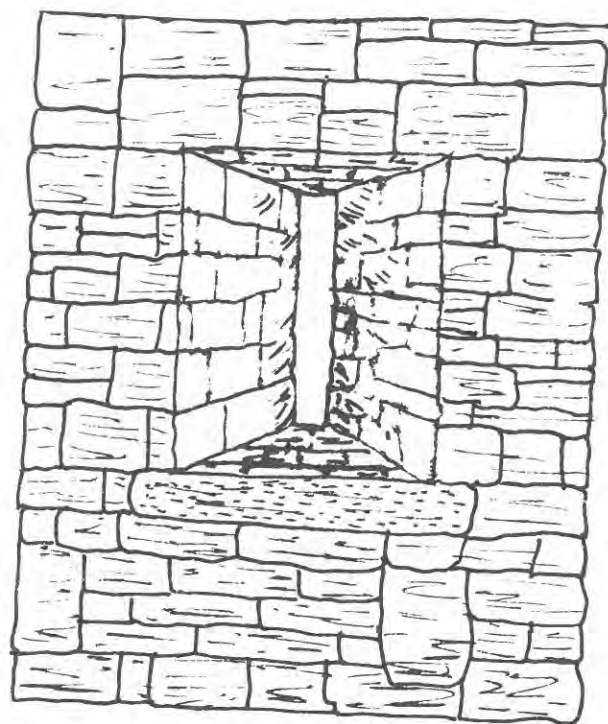
A partir d'une certaine hauteur, il fallait un échafaudage temporaire en bois pour supporter les ouvriers et les matériaux. Il était fait de perches liées entre elles et fixées au mur par des pièces en bois entrant dans les trous (*trous de boulin*) laissés à dessein entre

les pierres. L'échafaudage portait aussi des poulies pour hisser les matériaux.

### Les fenêtres et les archères

Dans les murs de la tour, il pouvait y avoir deux sortes d'ouvertures : des fenêtres et des archères.

Derrière chaque ouverture, une embrasure était aménagée dans l'épaisseur du mur.

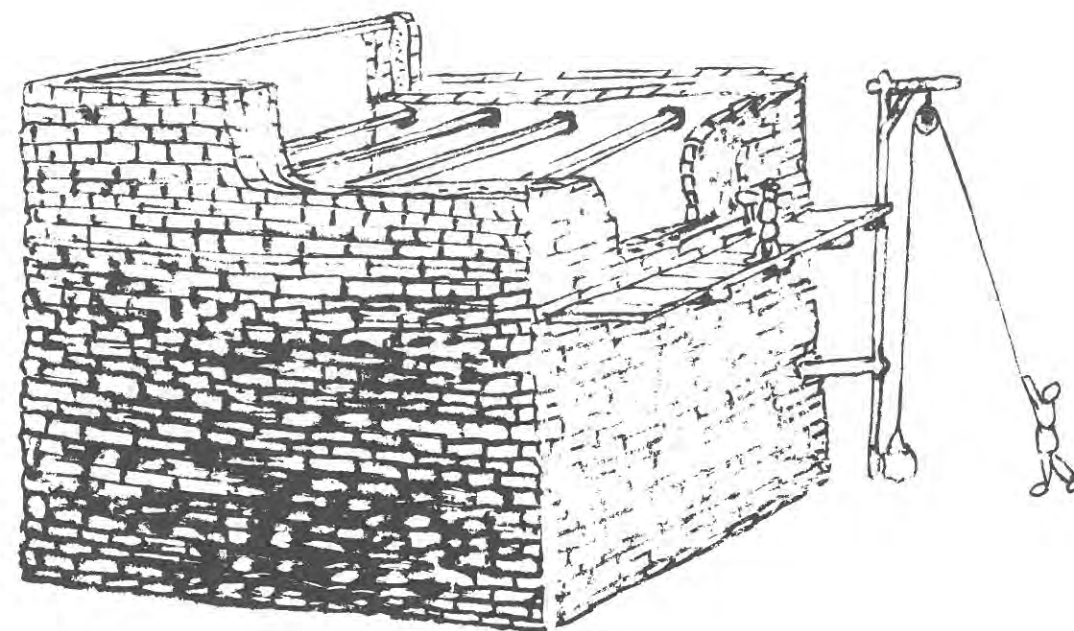


Derrière une archère, l'embrasure avait une forme de coin pour permettre à l'archer de viser aisément dans toutes les directions.

Il y avait des fenêtres sur les faces sud et est : elles constituaient la seule source de lumière naturelle.

### Deux nécessités

La tour a sûrement été conçue avant l'église actuelle pour servir de donjon aux nobles du lieu. De là, son caractère militaire, son opacité, son hourd éventuel, sa situation, son environnement par le cimetière. Le donjon, à un moment donné, a perdu sans doute de son



actualité suite à de multiples raisons : accroissement de la population, esthétisme ou restauration après les incendies...

Tout cela permet de construire une église plus belle, plus solide et plus vaste, ce qui transforma la tour de caractère militaire, destinée à la défense en simple mais majestueux clocher.

L'église et la tour ont deux architectures d'inspiration différente, issues de deux nécessités successives, l'une défensive, l'autre religieuse, marquées par deux étapes distinctes de l'histoire des hommes.

Ainsi, nous pourrions dire que c'est toute une société féodale en mouvement qui revit à Wierde dans la pierre d'aujourd'hui.

Philippe JACQUET

### Bibliographie

- Luc Fr. GENICOT, *Tours domaniales et tours de chevaliers, églises et cimetières fortifiés dans le Namurois*, 1966.
- *Le patrimoine monumental de la Belgique, Province de Namur*, Vol. 5, Tome 2.
- *Au temps de châteaux forts*, Ed. Gamma.
- David MACAULAY, *Naissance d'un château fort*, Ed. Deux coqs d'or.

- *L'essor médiéval*, Ed. Périscope.
- Philippe et Pierre BROCHARD, *Une forteresse au temps des croisades*, Ed. Albin-Michel Jeunesse.
- L. GENICOT, *Histoire de Belgique*, Ed. Casterman.

### Glossaire

**Alleu** : terre libre exempte de toute redevance, ne relevant d'aucun seigneur, par opposition au fief.

**Alleutier** : propriétaire d'un alleu.

**Fief** : domaine noble qu'un vassal tenait d'un seigneur, à charge de redevance et en prêtant foi et hommage.

**Hourd** : galerie en bois qui est construite en surplomb des murailles ou des tours.

**Mâchicoulis** : trous ménagés dans la pierre au sommet d'une tour, permettant de jeter sur les assaillants toutes sortes de projectiles. A la différence des hourds, les mâchicoulis ne sont pas en bois et ne peuvent donc prendre feu.

**Archère** : étroite fente verticale dans une muraille qui permettait à l'archer de tirer de l'intérieur.

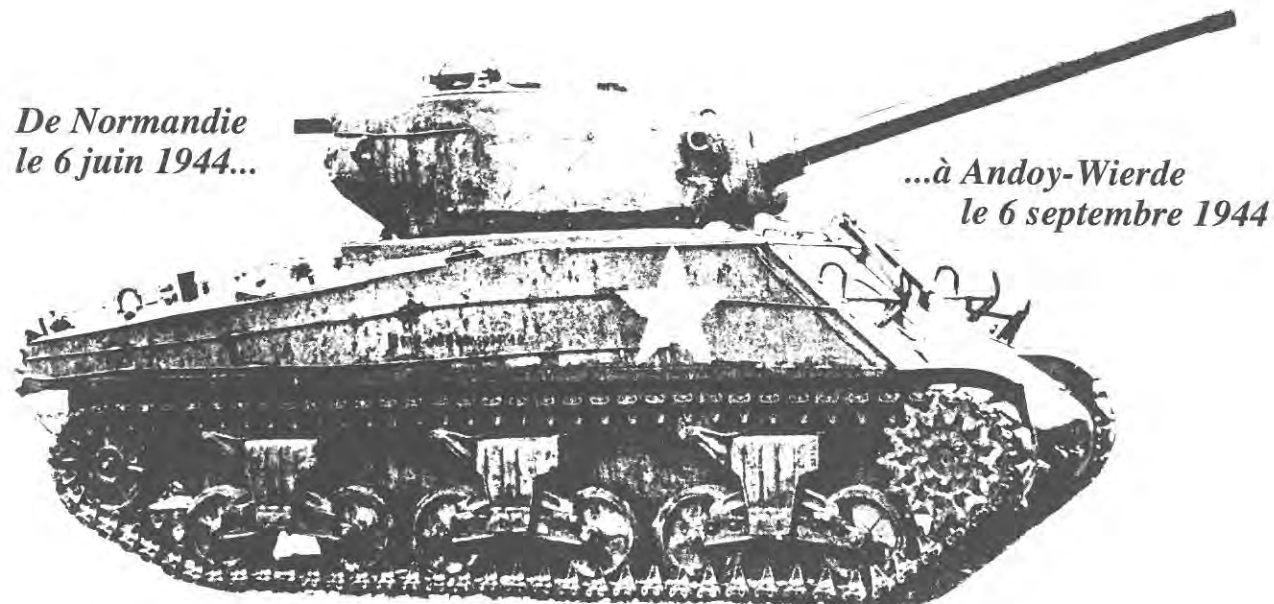
**Voûtain** : portion de voûte délimitée par des arêtes ou par des nervures.

**Trous de boulin** : trous laissés dans la maçonnerie après la dépose d'un boulin.

**Boulin** : pièce de bois horizontale d'un échafaudage fixée dans la maçonnerie.



De Normandie  
le 6 juin 1944...



...à Andoy-Wierde  
le 6 septembre 1944

## LA LIBERATION

6 juin 1944. En début de matinée, la rumeur d'un débarquement allié est sur toutes les lèvres. Au village, comme partout ailleurs, les commentaires vont bon train:

Joseph: *"Eh, Jules, vos-èstoz au courant..."*

Jules: *"Oyi, èt ç'coup-ci, d'après ç'qu'on dit, dji crwè bin qu'c'èst pod'bon! Dispeûy li tîmps qu'on ratind qui l'djâle vègne lès cwê... Sacré nom di Dju di saint t onwêr di miliârd di nom di djâle! Dji m'va rad'mint addé Jules d'èmon Sylvie po choûter l'radio d' Londres."*

Bientôt, les émissions de la BBC confirment le débarquement des troupes alliées sur la côte normande. Churchill déclare plus tard:

*"La bataille de France ne fait que commencer, mais le résultat est certain."*

Jules, Joseph et tous les autres se demandent pour quand sera la délivrance...

### LES ALLEMANDS SONT TOUJOURS LA

En attendant, les Allemands sont toujours bien présents, et les Nazis aidés de leurs collaborateurs loin de se faire oublier. Ainsi, à Namur, le samedi 15 juillet après midi, un jeune homme quitte la gare. Deux "vendus" à la cause nazie lui demandent ses papiers d'identité. Le jeune homme, qui n'a

rien à se reprocher, se fraye un passage entre ses interlocuteurs en disant:

*"Je n'ai rien à voir avec vous autres."*

Ce furent ses dernières paroles, car un des provocateurs lui tire une balle dans le ventre. Frappé à mort, il s'écroule sous les regards de témoins impuissants.

Le lendemain, dimanche 16 juillet après midi, un garçon de 16 ans se promène avec sa petite soeur dans les allées de la citadelle. Ils croisent un groupe de SS. L'attitude de l'adolescent semble moqueuse à l'égard des nazis, et cela attise leur colère. Rapidement, ils encerclent le garçon qui plaide son innocence. Mais l'occasion est trop belle. Pendant que la petite soeur pleure d'effroi, les SS le battent furieusement à coups de ceinturon. C'est à demi-mort qu'il est abandonné par les nazis qui continuent leur chemin...

### LES ALLIES SONT MAÎTRES DU CIEL

Du côté des alliés, c'est dans les airs que leur présence se fait sentir. Ils sont maîtres du ciel, et chaque passage de formations de bombardiers vers l'Allemagne résonne comme autant d'appels pour nous rapprocher de la liberté.

Pour gagner rapidement la guerre, et malgré les risques que cela comporte pour la population civile, l'Etat-major allié fait aussi porter des coups dans notre pays contre tout ce qui peut aider l'armée allemande. C'est ainsi que les bombardiers reçoivent des ordres de mission visant principalement à

gêner le trafic des trains. Les objectifs sont donc les ponts de chemin de fer, les gares de formation, les dépôts, les ateliers de réparation, etc.

Pour Namur, cela a déjà été plusieurs fois le cas avec la gare de Ronet et le pont ferrovière dit "de Luxembourg". A chaque fois, c'est au moyen d'appareils légers que les bombardements ont lieu; et on apprend à reconnaître les Thunderbolt, les Hamden, les Mitchell ou autres du genre.

Le vendredi 18 août, trois formations de douze bombardiers B17 américains survolent anormalement Namur. Comme prévu en cette circonstance, l'alerte résonne de partout. Malgré cela, beaucoup d'habitants pensent qu'il n'y a rien à craindre des lourds quadrimoteurs, car, comme c'est devenu une habitude, ces avions ne font jamais que passer pour aller détruire un peu plus l'Allemagne. En observant ces Forteresses Volantes, on prend même goût à mesurer l'ampleur des dégâts qu'elles peuvent causer chez l'ennemi...

Ce que les namurois ignorent, c'est que la mission principale de ces bombardiers est la destruction du pont ferrovière sur la Meuse. La population civile s'aperçoit seulement du danger lorsque les portes des soutes des B17 s'ouvrent pour libérer leurs bombes. Plus de 200 puissants engins explosifs sont largués. Pour beaucoup de personnes, il est trop tard pour se mettre à l'abri. Cela explose partout entre la rue de Fer et la Meuse. Un nuage de poussière s'élève sur la ville. C'est l'horreur, il y a plus de 300 morts, il y a encore plus de blessés et d'innombrables destructions.

Le soir, la radio de Londres annonce que l'aviation alliée a frappé les ponts de Meuse pour couper la retraite à l'ennemi. Ce que la radio ne dit pas, c'est qu'à Namur, l'objectif a été raté...

### LA RESISTANCE PREPARE LE TERRAIN

La résistance attend impatiemment la libération pour passer à l'offensive. En attendant ce grand moment, elle prépare l'avance alliée en opérant de nombreux actes de sabotage ou de destruction.

Outre ces services d'action, la résistance compte aussi les très importants réseaux d'information sur lesquels l'armée alliée se repose beaucoup pour organiser des chaînes d'évasion ou pour faire passer les renseignements stratégiques nécessaires à la conduite des opérations militaires.

Comme d'autres du village, Joseph Lelebourneur fait partie de l'Armée Secrète. Il

sait que son activité lui fait courir de gros risques. Il est pourtant encore loin d'imaginer l'horreur de l'univers concentrationnaire qui l'attend lorsqu'il se fait arrêter à Courrière le 8 juillet 1944...

Parmi les résistants d'Andoy-Wierde, il y a aussi le bourgmestre Jean de Moreau qui est au service des renseignements alliés. Il y assure la fonction de responsable du service Clarence pour le secteur de Namur.

### JEAN DE MOREAU EST ARRETE

Le mardi 1er août, c'est le drame.

Vers 19 heure 30, la Gestapo se présente au château d'Andoy. Comme bourgmestre, et sous un prétexte fallacieux, Jean de Moreau a été désigné comme otage et est arrêté. Il est emmené à la prison de Namur. Les Allemands, qui ne semblent pas connaître son activité secrète, le gardent comme prisonnier politique. Cela lui vaut d'être envoyé vers les camps de concentration...

Après cette tragique scène, la baronne de Moreau aidée de sa fille Ghislaine rassemble tous les documents compromettants cachés par son époux, notamment les registres de population de Wierde, Erpent et Sart-Bernard, des cartes d'identité, des volets de cartes de ravitaillement, ... Elle craint que la Gestapo soit mise au courant des activités secrètes de Jean et appréhende une nouvelle perquisition. Tout ce qu'elles ont pu rassembler d'important doit maintenant disparaître.

Mais où et comment?

Le temps presse...

Sans trop y réfléchir, tout est jeté dans l'étang du château.

Catastrophe, après peu de temps, les papiers remontent à la surface.

En découvrant ce spectacle le mercredi matin, la baronne s'effraie. Il lui faut rapidement de l'aide pour récupérer tout cela. Elle se précipite chez Jules Massin qui s'empresse de lui porter secours avec l'aide de son fils Edouard. Il faut en effet tout faire disparaître avant que les Allemands ne s'aperçoivent de quelque chose.

Et c'est à une drôle de pêche qu'on se livre ce jour-là. Il y a des papiers qui flottent partout. Heureusement, tous les documents peuvent être récupérés. Ils sont alors rassemblés et emballés pour être enterrés près de la glacière. De cette manière, il sera facile de les retrouver à la libération...



## LES ALLIES SE RAPPROCHENT

Le 26 août, le lendemain de la libération de Paris, les alliés sont près de Reims. Il n'y a plus que 150 kilomètres qui nous séparent de la liberté. Combien de jours encore?

Plus les jours passent, et plus la retraite allemande s'accroît. Les soldats victorieux de 1940 ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Au fur et à mesure de l'approche alliée, la retraite allemande tourne à la débâcle.

A pied, les soldats savent qu'ils risquent de ne pas aller très loin. Aussi, pour accélérer leur fuite, ils fouillent les endroits susceptibles d'abriter des moyens de locomotion. Les vélos, motos, autos se font rares. Souvent, ils prennent des chevaux frais pour tracter leurs chariots. Des convois de troupes en retraite se constituent ainsi de manière hétéroclite.

A Naninne, en prenant des chevaux à la ferme Andre, des Allemands emmènent de force deux des fils pour les aider: Léopold et Léonard. Ils rejoignent d'autres jeunes hommes enlevés dans les mêmes circonstances.

Le 6 septembre, leur convoi s'arrête en province de Liège, à Hody (près d'Esneux). Ils sont maintenant à 50 kilomètres de la frontière allemande. Les soldats sont fatigués et démoralisés. Quant aux SS, ils enragent d'être refoulés vers leur pays. Par dépit, ils s'enivrent et se vengent sur les civils qui les accompagnent de force. Parmi eux, Léopold, Léonard et un troisième jeune de Naninne sont brutalement emmenés et alignés avec d'autres contre un mur. Ils sont mis en joue. Des coups de feu claquent. Les hommes s'écroulent. Léopold et Léonard sont morts. Le troisième jeune de Naninne qui s'est aussi écroulé sous la mitraille est laissé pour mort. Lorsqu'on découvre le carnage, il est encore vivant. C'est un miracle qu'il ait survécu, mais, comme on peut l'imaginer, il en garde toujours les séquelles physiques et morales...

## LA LIBERATION

A Andoy-Wierde, comme partout ailleurs, et malgré les interdictions toujours en vigueur, les habitants du village suivent à la radio l'avance des troupes alliées. Ils sont tellement impatients qu'ils en oublient parfois la présence ennemie.

Le dimanche 3 septembre, on apprend que des chars blindés de la 2<sup>ème</sup> armée britannique pénètrent dans Bruxelles. Le

lundi 4, lorsque la brigade belge du colonel Piron traverse la capitale, l'émotion est à son comble.

A Namur, dans la nuit du 3 au 4 septembre, lorsque l'arrivée des américains se fait sentir toute proche, les allemands font sauter le dépôt de munitions du Fond d'Arquet et le pont du chemin de fer de Bruxelles.

Du côté de Jambes, le lundi 4, à 6 heures 15, c'est la moitié du pont qui s'effondre dans la Meuse. Dans la journée, d'autres ouvrages sautent.

L'heure de la libération se rapproche...

Au début de la soirée, les Américains arrivent à la citadelle. Ils descendent par la route des Panoramas vers Salzinnes, qui est rapidement libérée.

Le mardi 5 septembre, la résistance entre en action à plusieurs endroits de Namur. Dans la soirée, une colonne de près de deux cents chars américains descend de Belgrade vers la ville.

Pour la population, c'est la fin des privations, la fin des rafles et des déportations, la fin des écoutes en cachette des émissions de la BBC: c'est la libération!

L'émotion est partout. Des drapeaux tricolores cachés durant plus de 4 ans surgissent maintenant à tous les coins de rue, et les voilà qui s'agitent comme de grands mouchoirs pour essuyer des larmes de joie. Il y a aussi les cris de joie; des cris qui surmontent les cliquetis des engins chenillés: "Vive la Belgique", "Vive le Roi", "Vive les Américains".

Le soir, la plupart des chars s'immobilisent place d'Hastedon. Là, les Américains fraternisent avec la population. Malgré tout ce qui sépare les namurois de ces fameux "Yankees", on parvient à se faire comprendre, et on échange tout ce qu'on peut. Ce sont des moments magiques.

Pendant ce temps, dans la nuit, la plupart des Allemands fuient la ville...

Le mercredi 6 septembre, de grand matin, les blindés étoilés entrent en ville par le pont de Louvain, qui est miraculeusement resté intact. Il ne reste plus beaucoup d'ennemis en ville. Avec l'aide de la résistance qui est en action depuis la veille, Namur est rapidement libérée.

Dans le même temps, le génie est à l'ouvrage en face de la rue de Francquen pour ériger un pont de bateaux sur la Meuse. Vers 10 heures, les premiers chars peuvent déjà



Char fleuri du cortège de la libération, à Andoy, en août 45 (Photo coll. J. BETTE)



La kermesse d'août 1945: Arthur Guillaume conduit un char dans lequel on reconnaît notamment Nelly Bertrand, Renée Oger, Nelly Borsu, Simone Gillard, Clara Massin...  
Dans le groupe d'homme qui suivent: Emile Vincent, Alphonse Legrand, Léon Lebon...





(Photo coll. J. BETTE)

Le char de la victoire à la kermesse d'août 1945. Des jeunes filles du village commémorent la victoire en présentant un char décoré pour la circonstance. On peut reconnaître successivement d'avant en arrière; à gauche : Rachel Despontin, Aimée Servais, et Laure André; à droite : Clémence Tamsyn, Clairc Oger et Yvonne Dispaux. Debout au centre, c'est Marie-Thérèse Dispaux.

traverser la rivière. Sans perdre de temps, ils traversent Jambes pour prendre la direction de la frontière allemande par la chaussée de Liège.

Parmi les blindés, une colonne emprunte la route de Marche. Leur but est notamment de rejoindre Assesse et ensuite de virer vers l'ouest. Ils veulent surprendre par derrière les Waffen SS de la "12ème SS Panzerdivision Hitlerjugend" installés sur la rive droite de la Meuse entre Houx et Godinne.

A Andoy-Wierde, les habitants du village aperçoivent les premiers de ces blindés vers 10 heures 30.



Dépôt de fleurs, au monument aux morts en août 45. Au premier rang des prisonniers, Joseph Lelaboureur dans sa tenue de prisonnier politique.

Les villageois explosent de joie au nez et à la barbe des Allemands et accourent imprudemment vers les chars aux étoiles blanches. Des drapeaux belges flottent déjà alors que nos libérateurs sont encore aux prises avec l'ennemi. Pour la population imprudente, c'est un miracle s'il n'y a pas de blessés. On le doit probablement au fait que, se sachant battus, les Allemands ne réagissent que timidement.

Pourtant, à la Perche, une jeune recrue se défend encore farouchement. Les Américains tirent et le soldat s'écroule. Grièvement blessé au côté, on l'emmène au café Léonard où il reçoit les premiers soins.

A ce moment, les habitants signalent une autre présence ennemie dans le village. Un petit détachement est alors dévié vers le château pour les déloger. Près du lieu-dit "des platanes", les Américains aperçoivent les Allemands en fuite sur une charette tirée par des chevaux. Le canon d'un char pointe vers le charroi. A cette vue, les fuyards abandonnent leur attelage juste à temps pour éviter le coup de canon. La charette est pulvérisée et les bêtes sont tuées. Les bons morceaux en sont rapidement découpés et partagés. Pour ceux qui peuvent en profiter, c'est l'occasion de fêter la victoire avec un délicieux steak de cheval.

Dans Andoy-Wierde libéré, c'est la liesse populaire.

Plus tard, après le retour des prisonniers, une kermesse sera organisée pour rappeler ces moments d'intense émotion. Comme on le lira dans ce numéro, cette fête sera aussi l'occasion de commémorer le souvenir des villageois qui sont morts pour notre liberté.

José Bette

OPTIK + FUNKTION OSTERFLUS • AMANA CONSTRUCTA • UNIC DESIGN

TECSON • SMEG • BLANCO • DE DIETRICH

## LA CUISINE PARFAITE S'ACHETE AUX CUISINES DESMET

sprl

RUE PIRET PAUCHET, 10, NAMUR ☎ 081 / 22 45 45



PLACARDS  
TABLES F

MAPE MARTIN MEUBLES  
CUISINES ET SALLES  
DE BAIN



ALLIA • FLIP • KUPERBUSH • LIEBHERR

NOVY • NEFF • KWC • FISHER PAYKEL • MAPE • CUISINE MARTIN • FRI FRI



FLEURS

Chaussée de Marche 90

5141 WIERDE

☎ (081) 40 11 24

Electricité Générale

**s. a. E M A N**

Chaussée de Marche 941

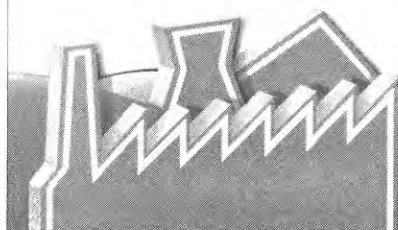
5100 WIERDE

☎ (081) 40 01 00 - 40 00 10

DETECTION VOL - INCENDIE

Location camion-grue - Elévateur 18 m.

TOUS LES SERVICES BANCAIRES  
REUNIS SOUS UN MEME TOIT.



LES ARCHITECTES DE L'ARGENT.

EPARGNE

COMPTES

EMPRUNTS

ASSURANCES

CREDIT A L'INDUSTRIE

DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

**Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs**

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367

5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE

☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE - PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE COFFRE - BANCONTACT



**Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS**

**AGENTS AGREES**

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE  
ET DE L'OCCH

## TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS  
A VOTRE DOMICILE  
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41  
Avenue des Cytises, 9  
5100 ANDOY-WIERDE



### MULTI-MINI-SERVICES

**"TREFOIS Léon."**

**5100 JAMBES**

Tél. 081 - 308520

### LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE

(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil  
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77

**IP** Lambotte Patrice  
Entrepreneur de jardins  
Diplômé de l'Ecole Horticole de Gembloux

Création et entretien - Plantations  
Tailles, élagages, abattages  
Scarification, etc ...

Chaussée de Louvain 1000  
5022 Cognelée

Tél: 081/21 57 06  
ou 081/40 03 22